

MATÉRIAUX POUR SERVIR  
A L'HISTOIRE DE  
L'ALCA IMPENNIS (Lin.)  
ET  
RECHERCHES  
SUR LES PAYS QU'IL HABITAIT  
PAR LE PROFESSEUR  
JAP. STEENSTRUP <sup>1</sup>

---

Dans mes deux derniers comptes rendus sur nos peuples primitifs, j'ai mentionné le fait, qu'en fouillant les endroits où se jetaient les débris de tout genre, on avait trouvé les ossements de deux animaux qui n'existent plus dans le pays : le Coq de bruyère (*Tetrao urogallus*) et un grand oiseau, incapable de voler, du genre *Alca*, qu'on peut considérer comme étant l'*Alca impennis*, espèce pour ainsi dire perdue.

La côte d'Islande est l'extrême limite sud au midi de laquelle, depuis plusieurs siècles, on n'a pas trouvé de nid d'*Alca impennis*. On a signalé à cette latitude quelques individus rares et isolés dans les rochers nommés Geirfugleskjaer. Dans le nord et l'ouest de l'Europe, l'apparition d'un *Alca impennis* égaré est exceptionnelle. Découverte surprenante, par conséquent, que celle des restes de plusieurs individus appartenant à cette espèce, puisqu'elle pourrait faire

<sup>1</sup> Et Bidrag til Geirfuglens, *Alca impennis* Lin., Naturhistorie, og saerligt til Kundskaben om dens tidligere Udbredningskreds. Af Jap. Steenstrup, Professor. (*Videnskabelige Meddelelser fra den Naturhistoriske Forening i Kjøbenhavn, for Aaret 1855. Kjøbenhavn 1856-1857.*)

présumer que l'*Alca impennis* s'était étendu vers le sud, jusqu'au Cattégat, à une époque reculée de trois ou quatre mille ans.

Il est très-important de mettre la détermination des ossements retrouvés à l'abri de toute espèce de doute ; chose difficile, car, à ma connaissance, il paraît n'exister dans nos musées aucun squelette de cet oiseau. — Toutefois, j'ai observé, d'une part une conformité parfaite entre les os retrouvés et ceux des représentants européens du même genre, mais plus petits ; et d'autre part, ces ossements présentent des caractères différentiels constants qui les distinguent de ceux-ci ; je pense donc ne pas me tromper en déclarant :

1<sup>o</sup> Que les os appartenaient au genre des *Alca* ; 2<sup>o</sup> qu'ils provenaient d'un oiseau de la grandeur de l'Oie, propre à nager et à plonger, mais incapable de voler. Or, parmi les espèces connues, ces caractères ne peuvent s'appliquer qu'à l'*Alca impennis* seulement ; et cette conclusion acquise par l'étude d'autres espèces et fondée sur l'analogie, a trouvé de suite une entière confirmation dans un concours particulier de circonstances.

Le naturaliste P. Stuwitz, envoyé par le gouvernement pour étudier les pêcheries de Terre-Neuve et les points avoisinants, avait recueilli dans une petite île près de la côte du Labrador, ou de celle de Terre-Neuve, une grande quantité d'ossements d'oiseaux, qui, d'après leur provenance, furent déterminés comme ayant appartenu à l'*Alca impennis*. L'exactitude de cette détermination ne pouvait être mise en doute, car, outre les parties essentielles du squelette, il se trouvait nombre de crânes se rapportant parfaitement à ceux d'oiseaux empaillés.

Heureusement, le Musée de Zootomie de l'Université de Copenhague reçut plusieurs de ces ossements, et parmi eux il s'en trouva quelques-uns appartenant aux mêmes parties du squelette que les débris provenant des amas de cuisine de notre peuple primitif. La comparaison établit facilement leur complète identité.

Ainsi donc, dans les deux endroits indiqués ci-dessus, il est évident que l'*Alca impennis* avait servi autrefois de nourriture. C'est ainsi que les débris de cuisine de la côte américaine, restés jusqu'ici inaperçus, ont jeté un jour inattendu sur quelques parties obscures de l'étude des débris analogues du Danemark.

La découverte de Stuwitz n'avait pas été livrée à la publicité et n'était même venue à la connaissance que d'un cercle de naturalistes fort restreint. Il n'en était que plus à souhaiter de voir approfondir l'histoire de cet oiseau mystérieux, et cela d'autant plus que cette histoire ne tarda pas à se montrer bien différente de tout ce qu'on avait supposé jusqu'alors.

Les ornithologistes se sont peu occupés de l'histoire naturelle et de l'aire géographique de l'Alque aptère. Dans leur opinion, les lieux où il a apparu (Schetland, Orcades) isolément à de rares intervalles durant les derniers siècles, ou même niché (Ecueil du Geirfugl sur la côte méridionale de l'Islande), mais alors toujours en société nombreuse, ces lieux, disons-nous, seraient l'extrême limite de sa circonscription géographique vers le sud. Cet oiseau aurait eu, en revanche, une plus grande extension vers le nord dans les mers arctiques, en particulier sur la côte orientale du Groënland, vers le Spitzberg,<sup>1</sup> etc., contrées vers lesquelles il aurait été en partie repoussé à mesure qu'il devenait plus rare dans ses confins méridionaux. Les ornithologistes n'ont pas eu le moindre soupçon que l'alque aptère ait pu nicher autrefois sur quelque'un des points où il est apparu sporadiquement dans les temps modernes. Encore bien moins ont-ils entrevu qu'il ait pu habiter jadis des localités beaucoup plus méridionales encore, et que les lieux qu'on a pris pour la limite méridionale de son aire géographique en aient constitué

<sup>1</sup> Par exemple Temmink, *Manuel d'ornithologie* (2<sup>e</sup> partie, p. 940, 1820): « Il habite les plus hautes latitudes du globe, toujours dans les régions couvertes de glaces; vit et se trouve habituellement sur les glaces flottantes du pôle arctique dont il ne s'éloigne qu'accidentellement. — Commun au Groënland. — Ch. Dumont, l'auteur des articles d'ornithologie du *Dictionnaire des sciences naturelles*, t. XLI, p. 57, 1826, répète les mêmes mots. C.-L. Bonaparte les fait habiter « the arctic seas of both continents where it is almost constantly resident » (*Synopsis of the Species*, etc. . . . *Annals of the Lyceum of nat. hist. of New-York*, v. II. p. 432, 1828). Kayserling et Blasius (*Wirbelth. Europas*, XCI) lui fixent comme séjour « im arktischen Meere ». Thienemann, qui a vécu aux latitudes arctiques, dit qu'il ne niche plus qu'à la côte est du Groënland, qui nous est inconnue et d'où quelques individus seraient descendus vers l'Islande (*Fortpflanzung der Vögel Europas*, Abth. V, S. 57, 1838); etc.

en réalité, à une époque plus reculée, la limite septentrionale. Relativement à son extension de l'est à l'ouest, on ne s'est guère douté que, durant les derniers siècles tout au moins, sa patrie principale était la côte de l'Amérique du Nord, et que des individus isolés seulement pénétraient dans les parties orientales de l'Atlantique, seule provenance connue des naturalistes. Et pourtant, c'est bien ce qui semble être la vérité dès qu'on prend la peine de comparer les anciennes données entre elles ou avec les nouvelles que j'ai rassemblées.

Dans les rapports que j'ai cités plus haut (*Vidensk. selskabs. oversigt.*), j'ai déjà touché en passant les anciennes modifications qu'avait subies l'aire géographique de cet oiseau, dans le but d'éclairer ceux qui désiraient travailler à l'histoire de l'*Alca impennis*. J'annonçais en même temps mon intention de traiter ce sujet plus en détail dans les *Videnskabelige Meddelelser*, conformément aux communications explicites que j'avais faites à notre Société dans les réunions du 17 novembre 1854 et du 14 décembre 1855.

Je viens donc tenir ma promesse ; mais j'insiste dès l'abord sur le fait que cet essai ne doit pas être considéré comme *épuisant* le sujet. Je n'ai que la prétention de publier une série de données jusqu'ici inconnues ou simplement méconnues, et de les coordonner de manière à donner un certain corps à l'histoire de l'*Alca impennis*. Cette histoire pourra servir dès lors de point de départ pour rassembler des faits nouveaux.

J'ai déjà mentionné que dans les siècles passés l'*Alca impennis* habitait principalement le côté occidental de l'Atlantique, savoir la côte orientale de l'Amérique du Nord et les parties les plus froides de la région tempérée. Cette assertion étant en contradiction avec les opinions jusqu'ici en vigueur, voici sur quoi je base ma manière de voir :

A. SÉJOUR DE L'ALCA IMPENNIS A L'OUEST DE L'ATLANTIQUE, A SAVOIR  
DANS LA PARTIE SEPTENTRIONALE DE LA CÔTE ORIENTALE DE  
L'AMÉRIQUE DU NORD.

Autant que je puis en juger, aucun auteur américain n'a signalé l'*Alca impennis* comme un oiseau américain. Les faunes de l'Amérique où je l'ai trouvé indiqué sont : *Richardson's Fauna boreali-americana*, 1831, et *Wilson's american ornithology with a contin. by C.-L. Bonaparte, and notes by W. Jardine*, 8°, 1832. Cependant, les grandes éditions in-4° de Wilson, 1808-14, et Bonaparte, 1825-32, ne l'ont pas mentionné, et Jardine, t. III, p. 225, ne l'annonce que vaguement, d'après le *Synopsis* de Bonaparte : « Inhabits the arctic seas of both continents, » etc., d'où l'on peut conclure que ces assertions ne proviennent pas de sujets trouvés authentiquement sur le continent américain. Richardson, dans l'ouvrage que nous venons de citer, ne le mentionne que dans l'Introduction, d'après le Traité sur les oiseaux.

Toutefois, Sabine paraît l'avoir trouvé tout aussi peu lui-même au Groënland que Richardson dans l'Amérique du Nord. Dans son « *Memoir on the birds of Greenland* » (*Linnean transactions*, f. 1818, p. 559), Sabine n'a fait, en citant l'oiseau, que s'appuyer sur l'autorité de O. Fabricius, et ainsi, il semble que les droits de l'*Alca impennis* à la nationalité américaine ne se fondent jusqu'à présent que sur son apparition sur les côtes du Groënland.

1. *L'Alca impennis* sur les côtes du Groënland.

Nous n'avons que peu de renseignements sur la présence de l'*Alca* au Groënland ; les indications sont peu précises ; elles sont totalement muettes dans le siècle actuel, et comme elles ne remontent guère qu'à un siècle en arrière, elles se trouvent ne concerner que

les années 1761 à 1774, souvent même ce sont des renseignements de seconde main. — Ainsi, d'une part, il n'est guère douteux que le missionnaire David Crantz, dans son *Histoire du Groënland*, 1765, p. 111, ne désigne l'*Alca* en danois sous le nom de *See Emmer*, et en groënlandais *Esarokitsok* (c'est-à-dire : ailes courtes), car il dit que ses ailes ont à peine une longueur égale à celle qu'on peut comprendre en étendant le pouce et le petit doigt, et qu'il est tout à fait incapable de voler.

Cette dénomination groënlandaise de l'*Alca* ne diffère que par le son de deux voyelles de celle qu'indique Glahn : « *Iserokitsok* », <sup>1</sup> dans son livre *Annotations sur les trois premiers volumes de l'Histoire du Groënland*, 1771, p. 99-100, par David Crantz, et de celle que donne O. Fabricius dans la *Faune groënlandaise*, p. 82. — D'autre part, il ressort des termes mêmes, et d'une manière indubitable, que Crantz, dans son séjour au Groënland, 1761-62, ne l'a pas vu lui-même. Tout porte à croire que, dans la visite que de New-Hernhut il rendit *aux Norwégiens* dans les colonies voisines, Godthaah et Sukkertoppen, il entendit seulement *parler* de l'oiseau, puisque, par méprise, au milieu de quelques remarques étrangères à ce sujet, il applique à tort le nom norwégien *Havimber* (*Colymbus glacialis*, Lin.) à notre alque, et lui attribue diverses particularités de cet oiseau, fabuleuses et bien connues, comme par exemple qu'il couve ses œufs en les portant sous ses ailes.

Glahn indique, par contre, fort bien la forme du bec et du corps de l'*Alca*, les comparant avec ceux de l'*Imbrim*. Il est à supposer qu'il a vu lui-même l'oiseau, ou qu'il a eu entre les mains de bonnes descriptions.

Si cependant Glahn avait vu lui-même l'oiseau, il aurait réfuté Crantz avec plus de force, et l'on peut donc supposer qu'il a simplement entendu parler de l'*Alca*. Ce qui peut confirmer cette hypothèse, c'est que l'on voit dans la liste des oiseaux du Groënland (liste qui lui a été donnée par un pasteur de Holsteinborg) le nom de *Iserokitsok*, soit *Alca impennis*, précédé d'un NB. ; or, le dit pas-

<sup>1</sup> Formé de *Iserok*, une aile, et du mot composé *Kipok*, petit. (Rem. de Glahn.)

teur avait désigné par un signe semblable les espèces qu'il avait étudiées d'une manière spéciale.

Ainsi donc, la seule chose qu'on puisse conclure de ce qui précède, c'est que l'oiseau a été vu près des côtes; en revanche, il n'est pas dit si on le voyait souvent, en quelle quantité, et s'il y nichait.

Notre troisième source de renseignements de ce temps-là est le pasteur Otto Fabricius, qui dit clairement qu'il n'a jamais vu que des jeunes (*rostrum nigrum, sulcis 4 tantum notatum in exemplaribus visis*), sur des récifs qui s'avancent beaucoup en pleine mer, et cela rarement et tardivement en automne (*habitat in alto mari, raro ad insulas extremas visa, et quidem tempore brumali*); il ajoute que les vieux sont extrêmement rares (*veteres rarissimi*). Si donc notre oiseau a niché sur les côtes du Groënland, c'était probablement sur des récifs très-éloignés de la côte et nullement fréquentés, autrement les Groënlandais eussent aperçu les nids (*nidificat in scopulis maris extremis ab hominibus remotissimis : quod inde concludo, quod nidus ejus nunquam a Groenlandis conspectus est*).

Pour compléter, voici ce que dit Fabricius dans la *Fauna groenlandica*, 1780, p. 82, et ce qu'il ajoute dans son remarquable manuscrit *Zoologische Sammlinger*<sup>1</sup>, 1<sup>re</sup> partie, p. 267 : « L'on ne voit cet oiseau au Groënland qu'au commencement de l'hiver, de septembre à janvier, parfois en grande quantité, mais le plus souvent en petit nombre; il est rare d'en voir de vieux. Ils se tiennent toujours au large, rarement entre les récifs et la côte, et jamais sur la terre. (Des observations différentes ont pu être faites à mon insu

<sup>1</sup> Le titre complet est *Zoologische Sammlinger*, ou descriptions d'animaux, rédigées peu à peu d'après les observations personnelles d'Otto Fabricius, de 1768 à 1808 (jusqu'à 1814); en tout 8 volumes in-quarto, assez gros, bien qu'intitulés cahiers. Ouvrage indispensable pour l'étude de la faune groënlandaise.

Dans ce travail il a publié toutes ses notes et observations faites au Groënland, ainsi que ce qu'il a pu ajouter comme éclaircissements d'après ses études zoologiques en Norwège et en Danemark. L'ouvrage, grâce à une table alphabétique dans chaque volume, est facile à consulter. (Bibliothèque royale des manuscrits, n<sup>o</sup> 322, in-quarto.)

dans le nord des colonies.) En été, on ne l'aperçoit pas, car il se tient dans les localités où il niche. — On ne peut pas dire que le Groënland soit sa véritable patrie, car il ne niche pas sur les côtes, et ne s'en approche qu'à de grandes distances ; je ne sais pas où il niche, car les Groënlandais n'ont jamais vu son nid. »

Immédiatement après, Fabricius tombe en contradiction avec lui-même, car il ajoute : qu'une fois au mois d'août il a vu un très-jeune *Alca* qui s'était éloigné de son nid, à peine couvert de duvet et âgé de quelques jours seulement. — Ce sujet ne devait, par conséquent, pas sortir d'un nid bien éloigné (*sed pullum vidi, mense Augusto captum, lanuginem griseam tantum habentem, hinc aliquot tantum dierum; inque illo inveni rhodiolum roseam et alia vegetabilia, quæ littoribus præruptis crescere solent, non autem pisces: hinc nuper de nido suo, nec procul venisse necesse est.*)

« Les Groënlandais du district que j'habite (Frederikshaabs District), continue Fabricius, ont coutume de visiter en naviguant toutes les îles, même les plus éloignées, et ils n'ont jamais vu, en été, ni ces oiseaux, ni leurs nids. — Dans la partie occidentale d'une grande île, nommée Umenak, et plus à l'ouest dans les parties de la mer auxquelles on n'a pas d'accès, là seulement l'*Alca* niche peut-être. Il y dépose probablement ses œufs au milieu de larges écueils le long du rivage, à la manière des *Procellaria*. »

Ce qui frappe dans l'observation de Fabricius, c'est que, pour qui connaît le Groënlandais et son amour pour la nature en même temps que son coup d'œil exercé, il est difficile de croire que les naturels n'eussent pas connaissance du nid d'un oiseau d'aussi grande taille. Ce dernier auteur s'est donc contredit, car il a assigné à la localité où se trouvent les nids un fort grand éloignement, tout en signalant la découverte de ce jeune oiseau ; il y a sans doute eu là une méprise de sa part.

Du reste, l'*Alca* niche de fort bonne heure, et déjà au milieu de juin, les jeunes vont à la mer sachant nager et plonger. Il ne niche jamais une seconde fois, lors même que son premier œuf serait pris ; en sorte qu'il n'est pas admissible que le jeune oiseau en



question fût un jeune *Alca*, surtout si, comme le dit Fabricius, il se nourrissait de plantes.

Depuis le séjour de ce savant au Groënland, nous n'avons pas appris qu'il ait été vu d'*Alca* dans le siècle dernier sur les côtes de ce continent. — Dans ce siècle-ci, un seul exemplaire est venu à notre connaissance. M. le conseiller Reinhardt, dans ses rapports sur l'apparition de l'*Alca* près de l'Islande (*Kröyers Tidsskrift*, t. II, p. 535), dit qu'aucun sujet n'a plus été envoyé du Groënland ; mais que, depuis lors, on lui en offrit un exemplaire qu'il s'empressa d'acheter pour le Musée de l'Université, où il se trouve encore. Cet exemplaire provenait d'un ornithologiste danois, C. Hage, qui était en relation avec M. le conseiller Boie, à Kiel ; aussi est-il probable que ce sujet mentionné par ce dernier dans *Isis*, 1822, p. 872, comme une grande rareté expédiée à un de ses amis, était le même individu. — C'est encore probablement le même sujet que Holböll dit avoir été pris, en 1815, près du Cap Fiskenaes ; depuis ce temps-là, on n'a ni vu ni entendu parler d'aucun *Alca* au Groënland (C. Holböll, *Supplément ornithologique à la faune du Groënland*. — *Kröyers, Hist. nat., Tidsskrift*, t. IV, p. 364-457 ; voyez du même : *Beitrag zur Fauna Groënlands, übersetzt von J.-H. Paulsen*, Leipzig 1846, p. 84.)

L'exemplaire d'*Alca impennis* mentionné ci-dessus est donc le seul que l'on peut citer comme ayant été vu près des côtes du Groënland pendant les 50 et même les 80 à 90 dernières années ; et cela, malgré toute la peine qu'on s'est donnée depuis 1815 pour obtenir cet oiseau, et malgré les fortes sommes que l'on en a offertes. (Voir articles susmentionnés *Kröyers Tidsskrift*, ainsi que Reinhardt, *Les oiseaux du Groënland d'après les derniers rapports, Tidsskrift, sciences nat.*, 1824, t. III, p. 59.)

« Il y a de bonnes raisons, dit Holböll, pour craindre que l'on ne rencontre plus cet oiseau sur les côtes du Groënland. »

J'ajouterai qu'il faut se mettre en garde contre les assertions d'Holböll, quand il dit, à propos de l'*Alca*, qu'il n'était pas rare 80 ans auparavant sur les côtes du Groënland, car il a évidemment en vue les indications de Fabricius, *Fauna Groenlandica*. Or, il va

décidément trop loin dans ses assertions, car même à cette époque, d'après les manuscrits de Fabricius, l'oiseau aurait été rare. — Et même quand (*Kröyers Tidsskrift*, p. 383, *ornith. Beitrag*, p. 16) en indiquant les changements qui se sont opérés, selon son opinion, dans la faune des oiseaux du Groënland, il dit que les *Alca* ont niché dans plusieurs endroits, son assertion est radicalement fautive. — En résumé, mon opinion est que, d'après les observations réunies jusqu'à ce jour, nous n'avons pas le droit de conclure que l'*Alca impennis* ait passé l'été ou le temps de l'incubation sur les côtes du Groënland. S'il s'y est montré, c'est rarement et seulement en hiver, comme jeune de l'année.

Les endroits où il a été vu autrefois sont les dernières îles au sud du Groënland. Nos colons, nos navigateurs et les Groënlandais eux-mêmes ne l'ont aperçu ni au nord du Groënland, ni dans le détroit de Davis, même dans les nombreux voyages faits dans ces parages depuis Ross et Parry par tous ceux qui sont allés à la recherche de Franklin.

## 2. *L'Alca impennis* dans le golfe St-Laurent et aux environs de Newfoundland.

En recherchant les emplacements présumés où ont eu lieu les nichées de l'*Alca*, j'ai dû écarter beaucoup d'hypothèses hasardées et peu acceptables ; mais je parlerai des localités très-étendues, auxquelles on n'a presque pas fait attention, et qui sont situées à l'est et au sud de Newfoundland, à l'ouest du golfe de St-Laurent, et sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse.

Voici le synopsis des divers noms qui ont été donnés à l'*Alca impennis* par les voyageurs anciens et modernes ; car naturellement ils ne se servaient pas du nom usité dans le pays, et comme ils venaient de contrées diverses, ils employaient, pour définir cet oiseau, des dénominations qui leur étaient familières.

Le nom irlandais *Geirfugl*, qui certainement lui a été donné à cause de la conformation de son bec long et pointu, se retrouve, avec une légère différence dans la prononciation, dans les îles Feroë,

ainsi que dans les îles de l'ouest et du nord de l'Écosse,<sup>1</sup> *Garfugl*. En Écosse et sur les côtes de la Grande-Bretagne on connaît l'oiseau sous le nom de *Pengwin*; c'est le seul nom reconnu, bien entendu à côté de celui plus circonstancié de *the great Auk*, ou le grand *Alca*.

Chez les naturalistes français, nous trouvons des expressions correspondantes : le *Pingouin*, le *grand Guillemot*.

Je suppose que les Basques, qui ont beaucoup voyagé dans le nord, ont dû donner un nom à l'*Alca*, mais je n'ai pas, jusqu'à présent, pu le découvrir.

C'est une chose bien connue que les premiers navigateurs, ainsi que le font encore ceux de nos jours, nommaient les pays, îles, rivières et golfes qu'ils découvraient, du nom de ce qui les frappait le plus dans les endroits où ils abordaient, animaux, plantes, etc. Nous allons passer en revue les anciennes cartes du nord de l'Amérique, et nous verrons si, sous les diverses dénominations qui s'y rencontrent, nous pourrons retrouver les traces de l'oiseau qui nous occupe. — Il y a beaucoup d'îles baptisées du nom des plantes et des animaux qui s'y trouvent : *Isles of Birds*, *Ile aux Oiseaux*, — *I. das Aves*, ou simplement *Aves*, et passant du général au particulier, *Isles of Swanns*, *I. des Cygnes*; *I. of Storcks*, *I. des Cigognes*; *I. Goose*, *I. aux Oies*; puis nous voyons : *Isles of Pengwins*, ou *Ile aux Pingouins*, qui au plus haut degré réclame notre attention, vu qu'il est fort probable que cette île fut ainsi nommée à cause des oiseaux qui la peuplaient et que les Anglais et les Français nommaient ainsi.

Il y a une grande analogie de signification entre le nom bien connu de *Geirfugleskjaer*, sur la côte sud de l'Islande et celui d'*Ile*

<sup>1</sup> En Norwége, il ne paraît pas que l'oiseau ait jamais été connu sous ce nom ou sous aucun autre. D'après Strœm, on l'appelait *Anglemager* dans les environs de Scøndermoër; mais je dois remarquer que dans ce transport du nom du (*Havetlen*) *Alca torda* à l'Alque aptère, il y a sans doute plus qu'une méprise (voyez plus bas).

Le nom de *Brillefugl*, donné par Brunnich, O.-T. Muller (*Z. D. prod.*) et d'autres auteurs est sûrement de l'invention des naturalistes et n'a pas été connu en Norwége.

des *Pingouins* que nous trouvons indiqué dans Charlevoix <sup>1</sup> sur la carte de Terre-Neuve et du Canada dressée par l'ingénieur Bellin.

Ce sont :

a) Sur la côte sud de l'île :

*Isle du Pingouin*, sous le  $47^{\circ} \frac{1}{2}$  lat., et sous le  $58^{\circ}$  long., méridien de Paris.

b) Sur la côte est :

*Isles aux Pingouins*, sous le  $50^{\circ}$  lat., et environ  $53^{\circ}$  long., méridien de Paris, près de l'île désignée sur les cartes récentes sous le nom de Fogo.

La carte porte en outre trois petites îles, plus au sud, avec le nom de : *Ile de Fougue*.

Sur les cartes les plus récentes de Jefferys <sup>2</sup> et Anspach <sup>3</sup>, nous trouvons, côte sud :

*Penguins Isle*, sous  $47^{\circ} 30$  lat. et environ  $57^{\circ}$  long., qui correspond à l'estimation indiquée autrefois par Charlevoix. Mais l'île de Fogo n'est pas dessinée et sa proximité n'est pas signalée.

Parmi les îles qui doivent leur nom au grand nombre d'oiseaux, je citerai :

a) Dans le golfe St-Laurent, au sud : *Isles aux Oiseaux*, Charlevoix,  $48^{\circ}$  lat. et à peu près  $61^{\circ}$  long. — Anspach : *Birds Islands*, légèrement au sud de  $48^{\circ}$  lat. et pas tout à fait au  $61^{\circ}$  long. — Jefferys : *Birds Rocks*, même groupe de très-petites îles, qui, sur de fort anciennes cartes, par exemple Laët <sup>4</sup>, R. 30-31, se trouvent nommées *Isles aux Tanguoux* (à tort : *Isles de Margaux*).

<sup>1</sup> Le Père de Charlevoix, Histoire et description de la Nouvelle France, Paris, 1744, 4<sup>e</sup>. Cartes, p. 418 et 438. La troisième partie, sur laquelle nous reviendrons, porte le titre : « Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale, adressé à M<sup>me</sup> la duchesse de Lesdiguières. » Paris. 1744.

<sup>2</sup> Thomas Jefferys, Geographer to the King, The American Atlas or a geographical Description of the whole continent of America. London, 1777. (Voir la carte spéciale dans ce grand atlas, nos 5, 12 et 13.)

<sup>3</sup> C.-A. Anspach, Geschichte und Beschreibung von Newfoundland und der Küste Labrador, aus dem Englischen übersetzt ; optaget i Bertuchs, neue Bibliothek von Reisebeschreibungen, 30ter Band. Kaartene strikne efter den engelske original. Weimar, 1822.

<sup>4</sup> Novus orbis seu descriptionis Indiæ occidentalis libri XVIII, authore

b) Sur la côte est de Newfoundland : *I. de Birds*, de Charlevoix, environ  $1/3^{\circ}$  sud du cap Bonavista. — *Birds I.*, de Jefferys, n° 12, ne correspond pas à *I. das aves*, indiquée dans la carte de Laët, ainsi que dans celle d'Anspach qui, lui, l'avait mentionnée, d'après d'Ortelio, géographe espagnol, sous le nom « d'Aves », c'est-à-dire « Fogo ».

Mettant à profit les indices fournis par les cartes, consultons les rapports des anciens voyages dans ces contrées; nous obtiendrons ainsi des renseignements qui nous feront voir que c'est précisément à l'*Alca impennis* que les îles mentionnées ci-dessus doivent leurs noms. Quoique les rapports des premiers navigateurs soient très-brefs, ils contiennent cependant assez de renseignements pour pouvoir fournir à la science des données positives. Je ferai remarquer qu'il est inutile de remonter au delà de 1300 environ.

Quelques parties de la côte du Labrador, la baie d'Hudson et le Newfoundland furent découverts et visités par Jean et Sébastien Cabot, dans leurs voyages de 1497-1498; j'ai cherché, mais inutilement, des notes ayant rapport à notre sujet dans la relation de ce voyage, ainsi que dans celle des frères Cortereals sur les mêmes contrées, années 1500-1502.

Par contre, il se trouve des notes dans les rapports des voyages faits après 1530 et le reste du siècle, depuis les côtes d'Angleterre et de France, pour la pêche des phoques. C'est à Richard Hakluyt, qui s'est donné beaucoup de peine pour recueillir les récits et les notes des voyageurs, que nous devons d'avoir ces renseignements.

D'après lui<sup>1</sup>, et en relisant les voyages des Anglais dans l'Amé-

*Joanne de Laët*, Antverp., novis tabulis geographicis, cet. illustrati. Lugd. Batav., 1633.

<sup>1</sup> *Richard Hakluyt*: The Voyages, Navigations, Traffiques and Discoveries of the English nation, and in some few places, where they have not been, of Strangers, performed within and before the time of these hundred yeeres, etc., etc. III vol. London, 1600. Denne sjelde gamle Udgave er paa det store kongl. Bibliothek. Et uyt Optryk, der er lettere tilgængeligt, og som derfor her stedse citeres, har Titlen: *Hakluyts*, Collection of the early Voyages, Travels and Discoveries of the English Nation. A new edition, with additions. Vol. III. London, 1810.

rique du Nord, j'ai trouvé les citations suivantes, qui nous montreront que, non-seulement les îles en question portaient le nom du Pingouin, mais que cet oiseau était grand, imposant, et que le peu d'étendue de ses ailes l'empêchait de voler. C'est le portrait de l'*Alca impennis*. Voici ces passages indiqués suivant l'ordre chronologique :

1536. *Rapport du voyage de Hore au cap Breton et à Newfoundland*<sup>1</sup>. « From the time of their setting out from Grauesend, they were very long at sea, to witte, aboue two moneths, and neuer touched any land untill they came to part of the West Indies about Cape Briton, shaping their course thence Northeastwardes, untill they came to the *Island of Penguin*, which is very full of rockes and stones, whereon they went and found it full of *great foules white and gray, as big as geese, and they saw infinite numbers of their egges. They draue a great number of the foules into their boates upon their sayles*, and tooke up many of their egges, the foules they flead and their skinnes were very like hony combes full of holes being flead off : they dressed and eate them and found them to be very good and nourishing meat. They saw also store of beares both blacke and white, of whome they killed some, and tooke them for no bad foode » p. 168.

Il est clair que l'île en question est l'île aux Pingouins, située sur la côte orientale : 1° par la direction donnée au voyage ; 2° par l'indication en marge de Hakluyt, « The Island of Penguin standeth about the latitude of 50 degrees. » Hakluyt était bien à même d'affirmer la chose, car il a écrit sa relation d'après les rapports directs de deux personnes qui avaient pris part elles-mêmes au voyage<sup>2</sup>.

C'est aussi l'opinion professée dans le rapport historique des dé-

<sup>1</sup> The voyage of M. Hore and diuers other gentlemen, to Newfoundland, and Cape Briton, in the yeere 1536 and in the 28 yere of king Henry the 8. Hakluyt, III. S. 168-170.

<sup>2</sup> Après avoir nommé plusieurs personnes de qualité qui prirent part à l'expédition, il ajoute : « M. Thomas Buts, the sonne of sir William

couvertes anglaises dans ces contrées publié dans Harry, *Collection of voyages*, II.<sup>1</sup> L'auteur ajoute que ces îles tirent leur nom des oiseaux qui s'y trouvent : « From whence (Cap Breton) they sailed round a great part of Newfoundland to *Penguin island*, in the latitude of about fifty degrees, as they computed; but which lies, truly, in fifty degrees forty minutes, where they found great plenty of those fowls, from whence the island takes its name. »

Il paraît qu'ils arrivèrent là vers la fin de juin, puisque c'était deux mois après leur départ de Gravesend; quoique l'expédition se fût abondamment pourvue de viande de pingouins, la faim se déclara bientôt à bord des deux vaisseaux, à tel point que les hommes d'équipage s'entretuaient, lorsqu'on les envoyait à terre chercher des vivres consistant le plus souvent en quelques misérables racines.

1578. Dans une lettre d'Anthony Parckhurst,<sup>2</sup> qui pendant quatre années successives visita les parages de Newfoundland, au point de vue des pêcheries, nous trouvons mentionné parmi les produits du pays : « There are Sea Guls, Murrees, Duckes, wild Geese, and many other kind of birdes store, too long to write, especially at one Island named *Penguin*, where wee may driue them on a *planke* into our ship as many as shall lade her. These birdes are also called *Penguins*, and cannot *flie*, there is more meate in one

Buts, knight, of Norfolke, which was lately living, and from whose mouth J wrote most of this relation, » et plus loin (au bas de la page 169) : « As hee (M. Buts) told me Richard Hakluyt of Oxford himselfe, to whom J rode 200 miles onely to learne the whole thrueth of this voyage from his own mouth, as being the onely man now aliue, that was in this discouerie. » Le second voyageur de la bouche duquel Hakluyt obtint des renseignements directs était Olivier Dawbeny.

<sup>1</sup> Edition de 1764, p. 192; extrait dans Pinkerton : A general collection of the best and most interesting voyages and travels. Vol. XII, p. 162.

<sup>2</sup> A letter written to M. Richard Hakluyt of the middle Temple, containing a report of the true state and commodities of Newfoundland, by M. Anthonie Parkhurst, gentleman, 1578 (dat. 13 November). Hakluyt, III. S. 170-74.

of these *then in a goose* : the *Frenchmen* that fish neere the grand baie, doe bring small store of flesh with them, but victuall themselves alwayes with these birdes » l. c., p. 172-73.

1583. Edward Haies raconte la grande expédition de sir Humphrey Gilbert à Newfoundland, dans le but de fonder des colonies chrétiennes. Humphrey Gilbert était propriétaire et capitaine d'un des cinq vaisseaux qui composaient la flotille, et fut le seul qui revint sain et sauf avec son navire; voici ce qu'il dit entre autres<sup>1</sup> :

« We had sight of an Iland named *Penguin*, of a foule there breeding in abundance, almost incredible, *which cannot flie, their wings not able to carry their body, being very large (not much lesse then a goose)* and exceeding fat : *which the French men use to take without difficulty vpon that Iland, and to barrell them vp with salt.* But for lingering of time we had made vs there the like prouision » l. c., 191.

C'était vers la fin de juillet ou dans les premiers jours d'août; il est donc positif que l'oiseau habitait dans ces parages.

L'expédition comptait aussi le savant poète hongrois de Pesth, Stephanus Parmenius Budæus, qui s'était fait admettre comme poète, afin de chanter en latin les exploits de l'expédition et les merveilles des pays parcourus. Voici ce qu'il écrivait à Richard Hakluyt, en date de St-John Pert Newfoundland, 6 août 1583<sup>2</sup> : « *No-bis seorsim (car les vaisseaux étaient séparés) prima terra apparuit*

<sup>1</sup> A report of the voyage and success thereof, attempted in the yeere of our Lord 1583 by sir Humphrey Gilbert, knight, with other gentleman assisting him in that action, intended to discouer and to plant Christian inhabitants in place conuenient, vpon those large and ample countreys extended Northward from the cape of Florida, lying vnder very temperate Climes, esteemed fertile and rich in Minerals, yet not in the actual possession of any Christian princee, written by M. Edward Haies, gentleman, and principall actour in the same voyage, who alone continued vnto the end, and by Gods speciall assistance returned home with his retinue safe and entire. Hakluyt, III, S. 184-203.

<sup>2</sup> Inséré dans Hakluyt, III, S. 203-205, avec une traduction anglaise de la lettre, p. 205-206.



ad calendas Augusti, ad gradum circiter 50. Insula est ea, quam vestri *Penguin* vocant, ab auum eiusdem nominis multitudine. Nos tamen nec aues vidimus, nec insulam accessimus, ventis aliò vocantibus » l. c., p. 204.

Les renseignements qui précèdent s'appliquent à l'île des Pingouins, qui est à l'est de Newfoundland; ceux qui suivent concernent des localités situées au sud et à l'ouest de Terre-Neuve.

1593. Il s'agit d'une pêche à la baleine sur le vaisseau *Marigold*, capitaine Richard Strong; on prenait terre au cap Breton et les pingouins furent aperçus sous le cap <sup>1</sup>.

« Here (cap Breton) diuerse of our men went on land, vpon the very Cape, where, at their arriuall they found the spittes of Oke of the Sauages which had roasted meate a litle before. And as they viewed the country they sawe diuers beastes and foules, as blacke Foxes, Deere, Otters, great Foules with redde legges, *Pengwyns*, and certaine others » l. c., p. 239.

Cela devait se passer, d'après le rapport, dans les derniers jours de juillet.

1594. Le dernier renseignement de provenance anglaise que j'aie pu me procurer, concernant le XVI<sup>e</sup> siècle, se rapporte à quelques petites îles, à l'est du Newfoundland, dans la baie de St-Laurent, au nord du cap Breton. îles qui ont été nommées îles aux Pingouins.

Voici également quelques mots de Sylvestre Wyets <sup>2</sup>, tirés du compte rendu de son voyage et du récit des vains essais qu'il avait

<sup>1</sup> The voyage of the ship called the Marigold of M. Hill of Redriffe unto Cape Briton and beyond to the latitude of 44 degrees and a half, 1593. Written by Richard Fisher, Master Hilles man of Redriffe. Hakluyt, III, p. 238-40.

<sup>2</sup> The voyage of the Grace of Bristoll of M. Rice Jones, up into the Bay of Saint Laurence to the Northwest of Newfoundland, as farre as the Ile of Assumption or Natiscotec, for the barbes or fynnes of Whales and traîne Oyle, made by *Siluester Wyet*, Shipmaster of Bristoll. Hakluyt, III, S. 241-242.

faits pour atteindre des baleines blessées sur les côtes de l'île Anticostes, soit Naticotecs :

« We returned backe to the Southwarde, and were within one league of the Island of *Penguin*, which lyeth South from the Eastermost part of Naticotec some twelue leagues. From the Isle of *Penguin* wee shaped our course for Cape de Rey and had sight of the Island of Cap Briton » cet., p. 242.

D'après les distances indiquées et les rapports des navigateurs, l'endroit où est située l'île des Pingouins se trouve si près de l'île des Oiseaux dans le golfe de St-Laurent, que je les regarde comme étant une même chose. <sup>1</sup>

On peut donc conclure, d'après les cartes publiées et d'après les notes et les renseignements que nous ont fournis les navigateurs anglais, que les îles des Pingouins ont été ainsi nommées à cause des oiseaux qu'elles renfermaient, oiseaux que les Anglais nomment *Pinguin* et nous Danois *Geirfugl*. Ces oiseaux étaient blanc et noir, de la grandeur d'une oie ; ils étaient incapables de voler, leurs ailes étant trop petites et trop courtes. Ils se trouvaient en très-grandes quantités, à cette époque du moins, partout où on les a vus. C'est ce que n'ignoraient point les Français qui se rendaient, en plus grand nombre que les Anglais, dans ces parages pour la pêche. Ils connaissaient parfaitement l'*Alca* et l'extrême facilité avec laquelle on s'en empare. Plusieurs rapports anglais disent même qu'on en tuait en beaucoup trop grand nombre.

Il nous reste donc à suivre les rapports des navigateurs français dans le XVI<sup>e</sup> siècle pour obtenir des renseignements sur l'oiseau qui nous occupe, et pour nous assurer si l'accusation jetée par les Anglais aux Français, savoir que ceux-ci en détruisaient trop, est vraiment fondée.

Les plus anciennes expéditions françaises connues dans ces parages septentrionaux sont les trois voyages de Jacques Carthier (ou Quartier), dans les années 1534-35, 1536 et 1540.

<sup>1</sup> Charles Leigh mentionne la prodigieuse richesse de ces îles en oiseaux. Voir : *The voyage of Charles Leigh and diuers others to Cap Briton and the Isle of Ramea. 1597. Hakluyt, III, p. 242 et 249.*

J'ai trouvé les rapports de ces trois voyages, tels qu'ils ont été écrits en français, dans : Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, 4<sup>e</sup> éd., Paris 1624.<sup>1</sup>

Carthier raconte comment il partit le 20 avril de St-Malo avec deux vaisseaux, et comment il était aux environs de Terre-Neuve le 20 mai, près du cap Bonavista, qu'il dit être sous 48° 1/2 N.-B. Il fut arrêté dans ces parages dix jours, à cause de l'extrême abondance des glaces flottantes. « Le vingt-vnième de May fimes voile ayant vent d'Ouest, et tirames vers le Nort depuis le *Cap de bonne veuë* jusques à l'*Isle des Oyseaux*, laquelle estoit entièrement environnée de glace, qui toutefois estoit rompue et divisée, mais non obstant cette glace noz barques ne laisserent d'y aller pour avoir des oyseaux, desquels y a si grand nombre que c'est chose incroyable à qui ne le void, par ce que combien que cette ile (laquelle peut avoir vne lieuë de circuit) en soit si pleine qu'il semble qu'ilz y soient expressément apportez et presque comme semez : Néantmoins il y a cent fois plus à l'entour d'icelle, et en l'air que dedans; desquels les vns sont *grands comme Pies, noirs et blancs, ayans le bec de Corbeau*; ilz sont tousiours en mer, et ne peuvent voler haut, d'autant que leurs ailes sont petites, point plus grandes que la moitié de la main, avec lesquelles toutefois ilz volent de telle vitesse à fleur d'eau, que les autres oyseaux en l'air. Ilz sont excessivement gras, et estoient appelez par ceux du país *Apponath*, desquelz noz deux barques se chargerent en moins de demi heure, comme l'on auroit peu faire de cailloux, de sorte qu'en chaque navire nous en fimes saler quatre ou cinq tonneaux, sans ceux que nous mangeames frais. »<sup>2</sup>

Le rapport continue en disant qu'outre les apponaths à courtes ailes, il se trouve encore sur l'île d'autres oiseaux qui rassaient l'eau,

<sup>1</sup> La traduction insérée dans Hakluyt serait sans doute plus facile à se procurer que l'original. The first relation of Jaques Carthier of S. Malo, of the new land called New France, newly discovered in the yere of our Lord 1534. III, p. 250-262. Le second voyage, p. 262-85; le troisième, p. 286-89.

<sup>2</sup> Lescarbot, I, c., p. 241. Hakluyt, III, p. 250.

mais qui pouvaient fort bien s'élever et étaient plus petits ; ils sont distingués sous le nom de *Godets*. Il y en avait d'autres, encore plus grands, parfaitement blancs, qui mordaient comme des chiens ; on les appelait *Margaux*. Bien que l'île fût distante de quatorze lieues environ de la terre ferme, ils virent des ours blancs venir à la nage pour chasser ces oiseaux. — En comparant la petitesse de l'île, son éloignement de la terre ferme, le point de départ des voyageurs et la route suivie par eux, avec les cartes du XVI<sup>e</sup> siècle, <sup>1</sup> il n'est pas douteux que l'île des Oiseaux de Carthier ne soit Funks Island, et non pas l'île indiquée par les cartes comme *Aves*, qui semble être l'île Fogo.

Carthier trouva dans le même voyage ces oiseaux incapables de voler, et dits *Apponaths*, sur quelques petites îles situées environ sous le 48<sup>o</sup> près de l'entrée méridionale du golfe de St-Laurent. Il appelle ces dernières îles *Margaux* ; ce doit être les îles des Oiseaux (Leighs et Anspachs, *Istles of birds* ; Îles aux Oiseaux, carte de Charlevoix). — Il continue sous la date du 25 juin : « Et approchames de trois îles, desquelles il y en avoit deux petites droites comme vn mur, en sorte qu'il estoit impossible d'y monter dessus, et entre icelles il y a vn petit escueil. Ces îles estoient plus remplies d'oiseaux que ne seroit un pré d'herbes, lesquels faisoient là leurs nids, et en la plus grande de ces îles y en avoit vn monde de ceux que nous appellions *Margaux*, qui sont blancs et plus grands qu'Oysons, et estoient séparés en vn canton, et en l'autre part y avoit des *Godets*, mais sur le rivage y avoit de ces *Godets* et grands *Apponats* semblables à ceux de cette île dont nous avons fait mention. Nous descendimes au plus bas de la plus petite, et tuames plus de mille *Godets* et *Apponats*, et en mimes tant que voulumes en noz barques, et en eussions peu en moins d'une heure remplir trente semblables barques. Ces îles furent appelées du nom de *Margaux*. » <sup>2</sup>

<sup>1</sup> Par exemple, la carte du géographe espagnol Ortelio de 1587, reproduite sur la carte du Newfoundland (Nyfunland) d'Anspach, que nous avons citée plus haut.

<sup>2</sup> Lescarbot, I, c., p. 250-51. Hakluyt, III, p. 262.

Suivant Carthier, il se trouvait donc une grande abondance d'oiseaux sur les petites îles qu'il visita et sur les côtes de Newfoundland; mais je ne trouve pas signalé ailleurs dans ses voyages ce nom d'*Apponats*, donné à ces oiseaux qui ne peuvent pas voler.

Dans un second voyage, l'année d'après, Carthier retenu par le mauvais temps n'arrive que le 7 juillet vers Newfoundland.

« . . . Jusques au septième jour de juillet que nous arrivames à ladite Terre-Neuve, et primmes terre à l'isle des Oyseaux, laquelle est à quatorze lieuës de la grande terre; et si très-pleine d'oiseaux, que tous les navires de France y pourroient facilement charger sans qu'on s'apperceut qu'on en eut tiré; et là en primmes deux barquées pour parties de nos vituailles. Icele île est en l'élévation du pole en quarante-neuf degrez quarante minutes.<sup>1</sup>»

Ce renseignement prouve clairement que l'île des Oiseaux de Carthier est la même que celle à laquelle les Anglais donnent le nom d'île des Pingouins. — Ce qu'il appelle *Apponats*, ne sont que des Pingouins, et on reconaît l'*Alca impennis* à la description de la disposition des couleurs, de la forme du bec et de sa manière de battre l'eau de ses ailes, en opposition avec le vol des Godets.

Il est probable que beaucoup de ces animaux furent abattus par les Français, dans les fréquentes visites que firent leurs vaisseaux dans ces parages. André Thevet,<sup>2</sup> en parlant de son voyage sur la côte est de l'Amérique, en 1555, dit qu'à 8<sup>o</sup> de l'île de l'Ascension il se trouvait une quantité considérable d'oiseaux très-familiers, dont beaucoup étaient de grands oiseaux avec de petites ailes et ne pouvant voler. Il les a entendu appeler *Aponars*, et ajoute, à cette occasion, ce qu'il a entendu raconter sur les Aponars de Newfoundland :

« Dauantage en ceste isle (I. de l'Ascension), » dit-il, « s'en trouue une espece de grands, que j'ay ouy nommer *Aponars*. Ils ont petites ailes, pourquoy ne peuvent voler. Ils sont grands et gros

<sup>1</sup> Lescarbot, I, c., p. 281. Hakluyt, III, p. 262.

<sup>2</sup> André Thevet. Les singularitez de la France antarctique, autrement nommée Amérique, et de plusieurs Terres et Isles découuertes de nostre temps. Anvers, 1558.

comme nos herons, le ventre blanc, et le dos noir, comme charbon, le bec semblable à celui d'un cormoran, ou autre corbeau. Quand on les tuë, ils crient ainsi que porceaux. J'ay voulu descrire cest oyseau entre les autres pource qu'il s'en trouue quantité en une isle tirant droit au cap de Bonne viste, du costé de la terre neufue, laquelle a esté appellée isle *des Aponars*. Aussi y en a telle abondance, que quelquesfois trois grands nauires de France allans en Canada, chargerent chacun deux fois leurs basteaux, de ces oyseaux, sur le rivage de ceste isle, *et n'estoit question que d'entrer en terre, et les toucher deuant soy aux basteaux, ainsi que mou-tons à la boucherie, pour les faire entrer. Voyla qui m'a donné occasion d'en parler si auant* » (p. 39 et suivantes).

L'année suivante, Thevet revenant de l'Amérique du Sud fut chassé par les vents contraires contre Newfoundland, mais il ne paraît pas qu'il ait aperçu alors les oiseaux en question. Thevet était un assez bon cosmographe, et il avait été suffisamment initié verbalement par Jacques Carthier (p. 145-146) aux résultats de ces deux premiers voyages. Il est donc possible, bien que peu vraisemblable, que les navires auxquels il fait allusion fussent ceux de la troisième expédition de Carthier, expédition qui semble d'ailleurs lui avoir été inconnue.

Les Anglais Hore et Parchurst confirment le fait que ces pauvres oiseaux furent cernés et pourchassés jusque dans les bateaux. Thevet nous donne les noms de *Godet* et *Margaux* familiers aux baleiniers de cette époque. Margaux paraît avoir signifié dans la règle : Fou (*Sula*). Le nom de Godet paraît s'être appliqué d'une manière générale aux oiseaux noirs du genre alque ; quant au mot *Apponats* ou *Apponars*, il était employé pour désigner les oiseaux qui ne pouvaient pas s'élever au vol, et il fut plus tard remplacé par Pingouin.

L'apponar de l'île de l'Ascension ne peut pas avoir été l'*Alca impennis*, mais plutôt un *Spheniscus*, ce qui se rapporterait assez à ce que l'on sait de l'extension géographique de cette espèce au sud de l'Atlantique.

Les circonstances furent cruelles pour l'*Alca impennis* pendant

tout le XVI<sup>e</sup> siècle, car les vaisseaux de tous les pays en capturaient un fort grand nombre. Tous les navires, généralement mal pourvus de vivres, <sup>1</sup> venaient se ravitailler dans les îles où se trouvaient ces oiseaux; on ne prenait même de provisions que ce qu'il fallait pour arriver jusqu'à eux. Pour se faire une idée des boucheries qui eurent lieu, il faut savoir que plusieurs centaines de vaisseaux allaient chaque année à la pêche et à la recherche des phoques et des baleines, et abordaient dans le golfe de St-Laurent et aux environs de Newfoundland.

Je profite de l'occasion pour faire remarquer que le nommé John Parckhurst, dans sa lettre à R. Hakluyt (1578), <sup>2</sup> sur la demande de celui-ci de lui faire connaître l'importance des voyages au Newfoundland, dit que dans les quatre années pendant lesquelles il a lui-même voyagé, le nombre de vaisseaux frétés d'Angleterre pour la pêche s'est élevé de 30 à 50; il en parlait de France environ 450; d'Espagne 100; 20 à 30 baleiniers biscayens, et 50 du Portugal à peu près.

Entre tous ces navigateurs, les Espagnols sont cités pour avoir été fort bien équipés et armés, et sous ce rapport, ils venaient de suite après les Anglais qui, quoique moins nombreux, se faisaient les protecteurs d'autrui et maintenaient l'ordre dans les pêcheries, moyennant une redevance.

On peut considérer les rapports de ce temps-là comme authentiques, et l'on peut juger de l'effrayante consommation qu'il a dû se faire de l'*Alca impennis* par le silence complet qui règne sur eux dans les rapports des voyageurs des siècles suivants. — Je n'ai pu recueillir que de vagues renseignements. — On parlait de l'*Alca* comme d'un oiseau vu à de certaines époques d'une manière incertaine, et appartenant presque à la tradition. Cet animal, auquel on n'accordait plus qu'une importance préhistorique, ne pouvait cependant avoir disparu que peu à peu. Dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le Français Sagard Théodat <sup>3</sup> en parle encore.

<sup>1</sup> Hakluyt, III, p. 171.

<sup>2</sup> Voir plus haut, p. 19.

<sup>3</sup> *Gabr. Sagard Théodat, Le grand voyage du pays des Hurons. Paris, 1632.*

Il partit en 1624 pour le Canada comme moine franciscain, à bord d'un vaisseau français. Dans le golfe St-Laurent, il passa près des îles aux Oiseaux, mais le vent étant trop violent, il ne put aborder. — Quoique ce qu'il raconte me paraisse pillé dans des récits anciens, je ne veux pas passer sous silence ce qui regarde notre sujet : « Estant entrez dans le *Golfe* ou Grande-Bay St-Laurent par où on va à Gaspé et Isle percée, etc., nous trouvasmes dès le lendemain l'*isle aux Oiseaux*, tant renommée pour le nombre infiny d'oyseaux qui l'habitent. . . . Quand il y faict vent, les oyseaux s'eleuent facilement de terre, *autrement il y en a de certaines espèces qui ne peuvent presque voler, et qu'on peut aisement assommer à coups de bastons, comme auoient faict les Matelots d'un autre nauire, qui auant nous en auoient emply leur chaloupe, et plusieurs tonneaux des œufs, qu'ils trouuerent aux nids; mais ils y pensèrent tomber de foiblesse, pour la puanteur extreme des ordures des dicts oyseaux.* »

Après avoir raconté la distribution des grands et des petits oiseaux dans l'île, il ajoute : « Et tous en si grande quantité, qu'à peine le pourroit on iamais persuader à qui ne l'auroit veu. I'en mangeay d'un, que les matelots appellent *Guillaume*<sup>1</sup> et ceux du pays *Apponath*, de plumage blanc et noir, et gros comme une poule, avec une courte queuë et de petites aisles, qui ne cedit en bonté à aucun gibier, que nous ayons. » Je suis tenté de croire que Théodat entend par *Apponath* à courtes ailes,<sup>2</sup> malgré la petitesse qu'il lui donne, ce même oiseau dont il a parlé auparavant, car il ajoute qu'il se trouve de bien plus petits oiseaux appelés *Godets* et d'autres plus grands appelés *Margaux*.

<sup>1</sup> Les matelots ont probablement dit *Guillemot*, qui, en français, est le nom des *Alca*.

<sup>2</sup> Il est à remarquer que les matelots français donnaient alors le nom de « poules » à de grands oiseaux de mer nommés également Palourdes, peut-être parce qu'elles sont fort pesantes au vol; *Diereville* : Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie, Amsterdam, 1710, p. 45; encore mentionnés dans le voyage de *White*, 1710 (traduit) : Recueil de voyages au Nord, nouvelle édit., Amsterdam, 1732, III, p. 375.



On voit que Théodat indique les mêmes proportions relatives que Carthier, auquel il a emprunté ces deux derniers noms.

Un siècle plus tard, Charlevoix dit dans son voyage dans l'Amérique du Nord, en 1720 :<sup>1</sup>

« On les a visitées plusieurs fois ; on y a chargé des chaloupes entières d'œufs de toutes les sortes, et on assure que l'infection y est insupportable. On ajoute qu'avec les Goëlands et les Tanguoux<sup>2</sup> qui y viennent de toutes les Terres voisines, on y trouve quantité d'autres oiseaux qui ne sçauroient voler. »

Charlevoix parle évidemment des *Apponats*, mais je n'ai pu trouver dans le voyage aucune autre indication relative à ces oiseaux, quoique la carte très-détaillée dont l'ingénieur N. Bellin a enrichi le livre de Charlevoix porte des « îles des *Pingouins* » des deux côtés du pays. Donc on peut supposer que Charlevoix ignorait que ces oiseaux, qui ne « sçauroient voler, » fussent des *Pingouins*, dont les susdites îles avaient pris le nom. Sans doute il a utilisé ici des sources plus anciennes et il raconte au présent des choses dont il aurait probablement dû parler au passé. Il est probable d'ailleurs que dans ce temps-là le *Pingouin* n'était déjà plus guère connu que de nom ; c'est au moins ce qui semble résulter des paroles d'Anspach.

L'opinion d'Anspach est fondée sur des observations faites pendant un séjour dans l'île et sur des expéditions dans ses environs, pendant la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci jusqu'en 1842. Enumérant les îles du Sud, il mentionne : « die *Pingvininsel*, von Vögelen so benannt die vor Zeiten hier in Menge nisteten » (p. 422).

Puis il fait remarquer que le nom de l'île, de l'autre *île des Pingouins* (c'est-à-dire celle de la côte orientale) ayant disparu au milieu du siècle dernier, l'oiseau qui lui avait donné son nom devait avoir disparu depuis longtemps aussi : « Die *Fogo-Insel*, die auf alten Charten Aves oder Vogel-Eiland und bis um die Mitte des verflossenen Jahrhunderts *Penguin-Insel* hiess. *Vormals* ward sie häufig von den eingebornen Indianern besucht » (p. 126).

<sup>1</sup> *P. de Charlevoix*, Journal d'un voyage, etc. (libr. c., III, p. 60).

<sup>2</sup> Veut dire : *Margaux*.

Dans la partie qui traite plus spécialement de l'histoire naturelle, nous trouvons, enfin, au sujet de l'oiseau en question, le passage suivant :

« *Vormals* gab es an dieser Küste eine Vogelgattung, die einige Aehnlichkeit mit den Tauchern hat, und wegen ihrer Unfähigkeit zu fliegen immer nur zwischen dem Lande und der Grossen Bank angetroffen wurde, allein dort in so zahlloser Menge, dass mehrere Inseln davon den Namen führen. Sie scheinen jetzt nicht nur in Newfoundland, sondern auf der ganzen Nordhälfte des Erdballs verschwunden. An den Küsten des Südmeers sind sie aber noch ungemein häufig, und unter dem Namen Fettgänse (*Pinguins*, *Aptenodytes*) bekannt. Ihr Name in den neuern Sprachen, Pinguin oder Pengvin, stammt augenscheinlich von dem lateinischen Worte *pinguis*, fett, weil sie sich durch einen schweren, fetten Körper und plattes glänzendes Gefieder, bey einer grossen Plumpeheit des Baues, auszeichnen. »

J'ai mentionné ici l'opinion erronée que partagent presque tous les savants au sujet de l'origine du mot *Pingouin*, me réservant de faire plus tard des recherches plus minutieuses en fouillant les récits et les relations des voyageurs et des auteurs qui traitent des Pingouins ou Apponats, mais sans cependant me permettre de conclure d'une manière absolue sur leur identité avec notre *Geirfugl* ou *Storalken*.

Les ossements recueillis par Stuvitz et envoyés en Norwége ont une grande signification, et font faire un pas de plus à la question ; ainsi que nous l'avons dit au commencement, il s'y trouve toutes les parties du squelette, et particulièrement plusieurs crânes au complet. Notre Musée zootomique possédait déjà des ossements semblables acquis en 1844.

Les naturalistes de Christiana avaient donc bien pronostiqué lorsqu'ils disaient que ces ossements n'appartenaient pas à un Pingouin dans le sens ancien et actuel du mot, soit un Apténodyte ; mais bien à un grand *Alca* et probablement à l'*Alca impennis*. Cette assertion ne frappa pas beaucoup le monde savant, car on ignorait alors que cet oiseau fût près de disparaître.

Stuvitz, ce naturaliste mort trop tôt pour la science, trouva ces

ossements en grand nombre dans la vase profonde du *Funks-Island*,<sup>1</sup> île qui, selon toute probabilité, peut être considérée comme *l'île des Oiseaux* ou *île aux Pingouins* mentionnée, comme nous l'avons dit, par les plus anciens voyageurs français et anglais.

Voici quelques détails sur la manière dont les ossements étaient placés dans la vase. Ils sont empruntés aux éphémérides de Stuvitz lui-même, et m'ont été communiqués par mon collègue norvégien, M. le professeur Rasch.

Stuvitz partit le 30 juin 1844 de St-John, il arriva le 31 à midi au Funks-Island. Il désigne cette petite île comme une « montagne d'oiseaux, » habitée par le « Teisten, » *Uria Grille*, et les « Ternier, » *Sterna hirundo et arctica*, dont il y avait une si prodigieuse quantité, que Stuvitz, qui était habitué à ce spectacle, en fut surpris ; outre les oiseaux énoncés ci-dessus, il me dit avoir vu quelques « Lunder, » *Mormon arcticus*. — Il n'y a que deux endroits, et encore fort dangereux, pour débarquer sur l'île ; Stuvitz aborda au nord, où les oiseaux ne séjournent pas. — Les *Uria* se trouvaient sur les côtes est et sud, formées de rochers nus, et les *Sterna*, par contre, sur la côte ouest où croissait une faible et rare végétation. Voici, du reste, ce qu'en dit son Journal.

Après avoir nommé les habitants ailés vivant actuellement sur l'île, il mentionne comme ayant dû y demeurer aussi, à une époque reculée, un oiseau qui en fut chassé et dont on ne trouve actuellement que le squelette. C'est le Pingouin. « Sur diverses cartes du Newfoundland, dit-il, on trouve inscrites les îles *Pingouin*. A St-John on me disait que le Pingouin avait effectivement séjourné près des côtes, et de plus que Funks-Island était une des îles où il s'était rencontré en plus grande quantité ; qu'on le chassait autrefois toutes les années pour son duvet et pour ses plumes, et qu'il y avait encore dans l'île des monceaux de ses ossements et des squelettes de cet oiseau.

<sup>1</sup> Dans mes premiers rapports à la Société des sciences, 1855, p. 14-18, je les ai nommés Fogo, copiant ainsi les étiquettes des ossements, mais je me suis assuré depuis par des renseignements venus de Christiania qu'il y avait erreur.

« Ajoutant généralement peu de foi aux cartes et aux traditions pour ce qui concerne l'ornithologie, je pensais que le nom de Pingouin pouvait avoir été donné à un tout autre oiseau que celui que nous désignons ainsi ; cependant les rapports étaient conformes jusqu'à un certain point à la vérité, car je trouvai sur la côte ouest de l'île des restes de squelettes qui, à en juger d'après leurs formes et dimensions, devaient provenir de Pingouins. C'est sur la côte sud-ouest que se trouve un peu de végétation et assez de terre pour produire une flore bien pauvre en vérité ; mais c'est là que je découvris en grand nombre les restes d'ossements, et c'est probablement à la destruction des animaux auxquels ils appartenaient, que l'on doit la mince couche de terre végétale qui se rencontre en cet endroit. » Les squelettes gisaient en masse compacte dans la terre, et selon la profondeur à laquelle on les trouve, on peut apprécier le temps qu'a dû mettre la couche d'humus à se former sur eux. Du reste, cette couche de terre était le plus souvent fort mince, et par endroits les ossements n'étaient nullement recouverts.

Pendant les 40 à 50 dernières années, l'épaisseur de la couche d'humus formée n'est par conséquent pas appréciable, car il faut faire remonter à cette époque<sup>1</sup> une boucherie de ces oiseaux assez considérable pour amonceler de pareils tas d'ossements.

De ce côté se trouvent des enclos de pierres appelés « Pounds, » maintenant cachés par l'herbe et la végétation, dans lesquels les chasseurs s'embusquaient pour tuer des oiseaux. — La pente des rochers était assez douce pour permettre aux Pingouins de la gravir, et comme ils n'avaient guère que ce lieu pour aborder, les chasseurs en avaient fait une station. — L'on raconte que l'île n'ayant pas d'arbres et les chasseurs n'apportant pas de bois à brûler, on brûlait d'habitude les corps des Pingouins pour faire du feu : *for to boil the kettle*, car l'oiseau était si abondant qu'il en restait toujours assez pour les provisions.

Il est à remarquer que le plus ancien dessin de l'*Alca* que nous

<sup>1</sup> D'après ce qui précède, Stuvitz a été induit en erreur relativement au temps écoulé, car dans un laps de temps aussi court, il ne peut se former une couche de terre de cette épaisseur.

ayons, date de 1748 ; il est d'Edwards (*Birds*, Tab. 147). Ce dessin est fait d'après un oiseau que les pêcheurs de Newfoundland avaient pris à environ 100 lieues de la côte. L'inspection de ce dessin rend déjà l'identité du Pingouin et de l'*Alca* fort vraisemblable ; d'autant plus qu'un ancien rapport sur lequel je reviendrai plus tard dit que le Pingouin de Newfoundland avait une grande tache blanche sur la tête, ainsi que celle qui a fait donner à notre *Alca* le nom de « Binocle. » Cependant les nombreuses trouvailles de Stuwitz sur l'île que les anciens rapports signalent comme la patrie des Pingouins ont été les premières à lever toute espèce de doute sur l'identité des deux animaux. Maintenant que cette identité a été reconnue, il devient évident que l'*Alca* a demeuré sur la côte de l'Amérique, et il s'est trouvé là en si grande quantité qu'on ne peut s'en faire une idée. Nous arrivons même à cette conclusion forcée que, durant les temps historiques, la principale patrie de l'*Alca* fut la partie septentrionale de la côte est de l'Amérique du nord. — Nous ne savons jusqu'où cet oiseau a été vers le sud, mais nous pouvons dire qu'au XVI<sup>e</sup> siècle et jusqu'aux fréquentes visites des Européens, il se trouvait en énorme quantité, ainsi que je l'ai déjà dit, sur les petites îles au sud et à l'est du Newfoundland, et à l'ouest dans le golfe St-Laurent ; il existait également au cap Breton. Il s'étendait donc au moins du 47<sup>o</sup> au 50<sup>o</sup> de latitude.

Il est probable que l'*Alca* aura existé un peu partout le long des côtes, entre ces deux points extrêmes, dès que les conditions lui auront été favorables, et non pas seulement aux endroits indiqués par les voyageurs. Il est probable aussi qu'il se sera étendu plus au nord et plus au sud. Il est permis de présumer, d'après certaines indications de Lahontan, <sup>1</sup> *Memoirs of North America*, que l'*Alca* a niché au Canada. Il parle en effet d'un oiseau de ce pays ayant

<sup>1</sup> Quoique le baron de Lahontan compte le Canada du 39<sup>o</sup> au 65<sup>o</sup> de latitude septentrionale, il comprend sous ce nom tout le Labrador : des Moyacks peuvent pourtant avoir été trouvés au sud de la baie de St-Laurent. C'est en effet là qu'il est le plus probable qu'il ait trouvé cet oiseau, puisqu'il l'avait rencontré lui-même dans son voyage de 1683 à 1691, voyage dont cette baie fut la limite septentrionale.

la grandeur d'une oie, dont les œufs sont plus gros que ceux du cygne, et ayant de gros jaunes. Cette description ne peut se rapporter à aucun autre oiseau de l'hémisphère boréal qu'à l'*Alca*. «The moyacks are a sort fowl, as big as a goose, having a short neck, and a broat foot; and which is very strange, their eggs are half as big again as a swan's, and yet they are all yolk, and that so thick, that they must be diluted with water before they can be used un pancakes. »

En revanche, il est moins certain que l'oiseau se soit étendu plus au nord. Dans les descriptions du Labrador que j'ai consultées, je ne trouve nulle part mentionné que l'oiseau ait niché dans ces parages plus septentrionaux; je suis pourtant tenté de croire que les quelques individus vus de temps à autre au siècle dernier sous le Groënland provenaient de ce pays.

Audubon dans son *Synopsis of the birds of Northamerica* (1839), dit que l'*Alca* est inconnu sur la côte de l'Amérique; il ignore qu'il s'y fût trouvé autrefois en grand nombre, et n'en mentionne qu'un exemplaire ayant visité accidentellement le Newfoundland. Il a vainement cherché les lieux où nichait l'*Alca* au Labrador, mais il rapporte qu'on lui a indiqué comme tel une île au sud-est de Newfoundland.

L'assertion de Gould, *The Birds of Europe* (1837), est encore plus frappante. Voici ce qu'il dit: «It is found in abundance along the rugged coast of Labrador.» Peut-être ne faut-il voir dans cette donnée que l'habitude générale d'attribuer pour patrie au grand Alque des contrées inexplorées, supposition qui a été depuis lors entièrement confirmée par l'auteur lui-même.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> John Gould, *The Birds of Europe*, vol. V. London, 1837. Textblad til Tab. 400. «The seas of the polar regions, agitated with storms and covered with immense icebergs, form the congenial habitat of the Great Auk: here it may be said to pass the whole of its existence, braving the severest winters with the utmost impunity, so that it is only occasionally seen, and that at distant intervals, even so far south as the seas adjacent to the northernmost parts of the British Islands. It is found in abundance along the rugged coasts of Labrador; and from the circumstance of its having been seen at Spitzbergen, we may reasonably

Cet oiseau a fait certainement quelques rares apparitions plus au sud que les contrées ci-dessus mentionnées, comme, par exemple, sur les grands bancs de pêcheries (Fiskebanker). En tout cas, il ne me semble pas possible que l'individu mentionné plus haut (d'après Edwards) ait pu être pris sur des bancs aussi loin de terre, si ce n'est plus au sud. D'ailleurs, on ne peut tirer de là aucune conclusion certaine relativement à la véritable demeure de ces exemplaires.

Malgré les quelques témoignages qui signalent des captures d'*Alca* sur les bancs de poissons, il semble bien difficile que ces oiseaux soient venus dans ces parages depuis les places de nichées du Newfoundland ou des îles voisines; et ceci s'accorde assez bien avec les quelques observations faites sur les côtes d'Europe, où le même oiseau a été vu isolé à des distances considérables des places de nichées connues.

Il me semble que, pour résumer la distribution géographique de cet oiseau, il faut tenir compte des différentes observations, et ne pas confondre surtout celles qui se rapportent à quelques individus trouvés accidentellement loin des places de nichées, avec celles qui traitent de l'oiseau étudié dans les localités mêmes où il nichait.

Je dois accepter comme Audubon la donne une tradition d'après laquelle l'oiseau aurait existé, un peu après le milieu du siècle dernier, dans le golfe de Boston, et aussi dans les environs du cap Cod, c'est-à-dire dans l'endroit où, au dire de tous les observateurs, commence la faune glaciale de l'Amérique du nord.

Je rapporte dans la note ci-dessous, non-seulement la tradition

conclude, that its range is extended throughout the whole of the arctic circle, where it may often be seen tranquilly reposing on masses of floating ice, to the neighbourhood of which in the open ocean it seems to give a decided preference. »

Je reviendrai sur l'apparition de l'oiseau près du Spitzberg, pour le moment je me bornerai à dire ceci : M. Gould, avec lequel j'ai eu le plaisir de passer quelques jours cet été, m'a expliqué que ses paroles relatives à l'abondance de l'*Alca impennis* sur les côtes du Labrador, ne provenaient point d'une source qui me fût inconnue, mais s'appuyaient seulement sur la renommée vague et généralement admise que cet oiseau habitait sur les côtes du Labrador et du Groënland.

telle que la transmet Audubon, mais encore tout ce que ce naturaliste nous apprend dans sa célèbre *Ornithological Biography* (1838), au sujet du séjour de l'*Alca impennis* en Amérique.<sup>1</sup> Cette tradition mérite toutefois encore beaucoup de recherches et d'attention, car Bartholomeus Gosnol a trouvé dans son voyage en Virginie, en 1602, les Pingouins au sud des bancs de poissons, et plus au sud encore, aux environs du 7 mai. En outre, il tua le 20 mai, sous 41° à 40° lat. N., près de Gilberts Junt, au cap Cod, plusieurs Pingouins à côté de son vaisseau; le moment de la saison semble indiquer que ces oiseaux étaient en pleine nichée.<sup>2</sup>

On se demande pourquoi l'*Alca* n'existe plus dans les contrées où nous l'avons suivi, et où il se trouvait autrefois par milliers, servant de nourriture à tant d'hommes. Il ne faut pas perdre de vue que l'on en a pris tant qu'il y en a eu, et plusieurs témoins disent combien sa capture était aisée dans les premiers siècles où les Européens exploraient les contrées où il se trouvait. On chassait ces oiseaux comme des moutons devant soi, sur des voiles étendues ou sur des planches, etc., jusqu'au bord des vaisseaux.

L'on ne se contentait pas de prendre l'oiseau, mais on s'emparait aussi des œufs. — Une des circonstances qui a contribué à anéantir la race, c'est que les Européens arrivaient au moment des nichées et trouvaient tous les oiseaux réunis sur les petites îles. Beaucoup

<sup>1</sup> « The only authentic account of the occurrence of this bird on our coast that I possess, was obtained from M. Henry Havell, brother of my Engraver, who, when on his passage from New-York to England, hooked a great Auk on the banks of Newfoundland, in extremely boisterous weather. » — « When I was in Labrador, many of the Fishermen assured me that the « Penguin », as the name this bird, breeds on a low rocky island to the south-east of Newfoundland, where they destroy great numbers of the young for bait; but as this intelligence came to me when the season was too far advanced, I had no opportunity of ascertaining its accuracy. In Newfoundland, however, I received similar information from several individuals. An old gunner residing on Chelsea beach, near Boston, told me, that he well remembered the time, when the Penguins were plentiful about Nahant and some other Islands in the Bay. » S. 316.

<sup>2</sup> *Bartholomeus Gosnol, Voyage to Virginia*, traduit dans *Pieter van der Aa's Naankeurige Versameling der Zee- en Land-Reysen*, o. s. v. te Leyden. 22 Bd. S. 1 og S. 5,



de vaisseaux, à court de provisions, se ravitaillaient avec les *Alca* qui étaient à portée, et afin de ne pas perdre le temps précieux de la pêche, on prenait les animaux faciles à chasser, et on tombait naturellement sur les Pingouins.

On agissait sans aucun égard ni ménagement; là où tant de monde trouve des provisions, l'idée d'économie ne vient pas à l'esprit, car ce que l'on laisse aujourd'hui sera pris demain par un autre.— Il est pénible de penser qu'une espèce a été détruite sur une grande partie de la terre par l'avidité et la voracité de l'homme; il est même révoltant de penser que les derniers débris de cette race infortunée aient servi de combustible pour rôtir leurs frères.

Il est sans intérêt et difficile de dire quelle nation a le plus contribué à l'extinction de l'*Alca*, et sans vouloir accuser l'une plus que l'autre de ce vandalisme, il est probable que l'oiseau, chassé par les naturels, avait déjà bien diminué avant l'arrivée des Européens, et ne se trouvait encore en grand nombre que dans les îles éloignées où les naturels ne pouvaient aller facilement. <sup>1</sup>

#### B. APPARITION DE L'ALCA IMPENNIS PRÈS DES ILES A L'EST DE L'ATLANTIQUE.

Après avoir cherché autant que possible à me rendre compte de l'extinction de l'*Alca* sur les côtes ouest de l'Atlantique, je vais m'appliquer à suivre cet oiseau dans la partie est. En effet, sur ce point également, tout travail complet fait défaut et les opinions courantes méritent d'être corrigées sur plus d'un point.

En suivant la marche que nous avons adoptée, nous procéderons en allant du nord au sud; l'Islande sera donc la première station de nichée que nous rencontrerons.

<sup>1</sup> D'après la lettre du professeur Rasch, Stuwitz aurait dit quelque part dans l'un des cahiers de son Journal, que l'oiseau, confondu d'ailleurs par lui avec le Pingouin du sud, aurait existé en dernier lieu chez les Indiens-Micmac. Toutefois le professeur Rasch n'a pas réussi à retrouver le passage en question.

1. *L'Alca impennis sur les côtes d'Islande.*

Les seules localités connues pour avoir servi de lieu de nichée à l'*Alca* en Islande, sont quelques petits îlots et écueils qui portent son nom, à plusieurs milles de la côte sud de l'île. Le plus important, les « écueils de Geirfugl, » est celui qu'on qualifie d'occidental, à 3 milles au sud-est de Reikenes; c'est le point le plus méridional de l'Islande, près duquel se trouvent les écueils volcaniques qui furent habités par ces oiseaux.

Le second point, qui est plus petit, est appelé: « l'écueil méridional; » il se trouve à environ 2 milles de l'île de Westmann et à 3 milles et demi de l'île. Le troisième, dit « de l'Est, » doit être plus à l'est de l'île, et légèrement à l'est d'Ingolfshöfde, à quelques milles en avant dans la mer.

L'existence de l'*Alca* en Islande ne fut observée que vers le milieu du siècle dernier. Le bourgmestre de Hambourg, Anderson, dans ses rapports empruntés aux capitaines de vaisseaux d'autres navigateurs venant d'Islande (1747),<sup>1</sup> dit que l'*Alca* est un oiseau qui n'est vu que sur l'écueil (Geirfugleskjer) de l'ouest, et fort rarement; il ajoute que d'en voir une grande quantité à la fois était considéré comme un présage de malheur, et donne comme exemple l'année qui précéda la mort du roi Frédéric IV, où l'on vit un grand nombre de ces oiseaux, et cela après plusieurs années pendant lesquelles il n'en était point apparu.

Cette rareté fut de suite réfutée par Horrebow qui, dans les *Rapports authentiques sur l'Islande* (1752), affirmait le contraire; c'est ainsi, comme nous l'avons vu, que Glahn infirmait les renseignements de Crantz sur le Groënland.

Anderson disait que l'*Alca* était rare et ne se trouvait que sur les écueils près de Reikenes; mais Horrebow affirme que sur ces rochers les *Alca* séjournent en grande quantité et qu'on en voit en

<sup>1</sup> *Johan Andersson*, Nachrichten von Island, Grœnland und der Strasse Davis. Frankf. u. Leipz., 1747, S. 54.

d'autres endroits du pays, soit sur d'autres écueils.— Il ajoute qu'il n'est pas aussi commun que les autres oiseaux de mer, mais que les habitants le voient de temps en temps, et que ceux qui vont à la recherche de ses œufs, qui sont aussi gros que les œufs d'autruche, en voient toujours. Ceci n'indiquerait pas qu'il y en eût une grande quantité, s'il ne disait ailleurs, page 175 : « A un certain moment les habitants montent sur des bateaux à huit rames, vont à la recherche des œufs, et reviennent avec des chargements considérables. Le danger et la difficulté consistent à se rapprocher des écueils ; en effet, ils sont distants de plusieurs milles de la côte, et la mer est très-grosse dans ces parages. » Ces paroles d'Horrebow donnent, il est vrai, à penser que la grandeur des bateaux employés à cette exploitation avait sa cause moins dans l'immense quantité d'*Alca*, que dans les difficultés de la navigation. En outre, quant au chargement, il est permis de supposer qu'il n'était pas uniquement composé d'œufs d'*Alca*, mais aussi de la capture des autres oiseaux qui nichent en abondance sur ces rochers, ainsi que de leurs œufs.

Les assertions d'Horrebow donneront cependant raison dans une certaine mesure à Anderson. Le premier dit que « l'année qui précéda la mort de Frédéric IV, on vit, *de même que les années précédentes, quelques Alca ;* » et, par ceci, il avoue que le nombre que l'on en apercevait généralement était réduit à « quelques-uns. »

Je vais citer, pour donner une idée de la manière dont l'*Alca* paraissait en Islande, et comment on dénichait ses œufs, ce que Eggert Olafsen et Bjarne Povelsen racontent sur leur voyage en Islande.

Je regarde les renseignements de ces voyageurs comme les plus précis que nous possédions ; ils sont assez instructifs et importants pour être rapportés en entier.<sup>1</sup>

*Eldey* ou *Ilidoë* se trouve à un mille de la côte et légèrement plus loin qu'un rocher élevé, *Eldeyiar-Drangur*. Dans ces endroits séjournent des *Alca* et d'autres oiseaux de mer et de montagnes ; ces

<sup>1</sup> Le voyage de Eggert Olafsen et Ajarne Povelsen à travers l'Islande. Soroë, 1772.

rochers sont inaccessibles. Autrefois on avait tenté de les escalader avec des échelles de cordes, et l'on voit encore à Eldey d'énormes clous fichés dans le roc où les échelles furent fixées.

*Geirfugla-Skiær* est plus en avant dans la mer, c'est une île basse et par conséquent accessible du côté de l'ouest; immédiatement auprès s'élève un rocher peu considérable, et, plus en avant, il s'en trouve un autre beaucoup plus élevé. On le prendrait facilement à distance pour une voile, car il est tout blanchi par les fientes des oiseaux qui y séjournent par myriades. Ces îles s'étendent sur une longueur de 5 milles à l'ouest de Reykenes. A 2 milles plus en avant se trouve un *blindt-skiær*, c'est-à-dire un écueil sous-marin, qui est très-dangereux pour les navigateurs; cependant on voit souvent la mer blanchir d'écume à cette place.

Les navigateurs étrangers nomment ces îles du nom général d'*écueils aux oiseaux*, et celle qui est plus en pleine mer *écueil caché des oiseaux*. Malheur aux vaisseaux qui s'approchent de la côte, ils sont perdus, car ils rencontrent le Malström, qui fait tourbillonner l'eau autour de ces rochers quand le temps est beau.

Sur *Geirfugle-Skiær*, les Pingouins (*alca alis minimis*) séjournent en grande quantité, car ils peuvent y monter. Les habitants du pays profitent des jours où la mer n'est pas trop mauvaise pour s'en emparer, mais ils ne peuvent pas aborder, un matelot s'élance sur le rocher avec une corde, et souvent, en repartant, il est obligé de se mettre à l'eau pour gagner le bateau. (P. 855-856.)

*Vestmannoë* est la deuxième localité où l'oiseau niche; il est dit, p. 858 : *Geirfugla-Skiær* est un rocher bas et plat où l'*Alca* niche comme sur l'écueil situé en avant de Reykenes.

Quant à la troisième localité, la définition n'en est pas très-bien donnée, car il est dit qu'entre *Ingolfshöfde* et *Hrollaugstöerne*, qui doivent se trouver à l'embouchure de *Breidamarksandenés Jökelsaa*, il y a un rocher appelé *Geirfuglesker* à quelques milles en avant dans la mer, où les *Alca* séjournent. « La *geirfugl, alca rostri sulcis octo alis minimis*, paraît y habiter. » (P. 750.)

Cette assertion n'a, paraît-il, jamais été confirmée, et ce qui précède a dû être dit d'une époque bien éloignée, car il n'est pas connu

qu'aucun *Alca* ait été vu durant ces derniers siècles près d'Ingolfshöfde ou sur toute la côte est de l'Islande.

Eg. Olafsen, parlant du même oiseau, p. 983, répète qu'il est rare en Islande et qu'à sa connaissance il ne niche que sur deux écueils à fleur d'eau en avant du Sönderland; il ajoute un renseignement qui n'est pas sans importance sur la manière dont niche l'*Alca*: « Plusieurs *Alca*, dit-il, ont leurs nids et leurs œufs en commun, ou plutôt ils ne font pas de nids, posent leurs œufs sur le rocher et les enfouissent dans leurs excréments. »

Plus loin, en parlant du *Geirfugleskjer* près de Reikenes, il dit qu'il a vu l'oiseau et ses œufs, car, dit-il, quelques bateaux ont tenté d'y aller pendant les années que nous passâmes à Vidoë. — En comparant ces mots avec ce qui est dit plus haut qu'on les prenait de temps à autre, il est évident que déjà alors on n'y allait pas toutes les années à la chasse. Eggert Olafsen et Bjarne Povelsen voyageaient en Islande en 1752-57, et leurs observations concernent donc la même époque que celles d'Anderson et Horrebow.

Horrebow et Olafsen sont donc en quelque sorte nos deux seules sources de renseignements sur l'*Alca impennis* en Islande, il y a un siècle, et nous pouvons conclure de leurs récits qu'il nichait à deux endroits sur la côte, mais en petite quantité; et, quoique un des endroits cités passe pour avoir été très-fréquenté par l'*Alca*, nous laisserons de côté cette assertion comme invraisemblable, car s'il y en avait eu une si grande quantité, on en eût certainement vu à la côte. Je pense donc faire une estimation large en évaluant le total de ces deux colonies à une centaine d'oiseaux.

Mohr, qui voyagea dans le nord du pays, dit positivement qu'on n'y connaissait l'*Alca* que de nom. Ailleurs, cependant, il se fourvoie entièrement en rapportant, d'après les seules sources que je viens de citer, dans son livre: *Essai sur l'histoire naturelle d'Islande*, 1786, p. 29, que dans les temps reculés les Islandais remplissaient leurs bateaux d'œufs pris sur les *Geirfugle-Skjaerene*.

Il a induit par là d'autres auteurs en erreur. Cependant une modification dans la distribution géographique de l'*Alca impennis* ne tarda pas à se manifester; l'oiseau disparut complètement du

Geirfugleskjer, voisin de Westmannoë, car Faber, qui y cherchait cet oiseau, dit dans son *Prodromus der isländischen Ornithologie*, p. 49, que pendant son séjour à Westmannoë en 1821, un chasseur islandais qui allait fréquemment à la « montagne des oiseaux » lui racontait avoir vu, vingt ans auparavant, un *Alca impennis* couvrir, mais qu'il était le seul qu'il eût jamais aperçu.

Avant la fin du siècle, l'*Alca* avait donc disparu de ces localités, et il n'y paraissait plus même de passage. <sup>1</sup> On ne peut pas supposer une disparition momentanée, car le retour de l'*Alca* eût été signalé par les rapports fréquents que les pasteurs et les sous-préfets de chaque localité envoient à la Société islandaise.

Un pasteur de Westmannoë nous apprend dans un de ses rapports que, comme leur nom l'indique, les Geirfugleskjer ont dû donner asile à l'*Alca* à une époque éloignée, mais qu'actuellement on n'en voit point sur ou près de ces écueils. <sup>2</sup>

Quant aux récifs de Reikenes, il n'est pas douteux que l'oiseau y ait niché et séjourné plus longtemps, protégé qu'il était par les abords dangereux de l'île, et on peut affirmer que la colonie y était encore en 1813; car d'après un rapport de Löbner, préfet des îles Feroë, adressé au conseiller Reinhardt, un bateau de Feroë à destination de Reikevig, se trouvant dans ces parages par un temps et une mer calmes, l'équipage en profita pour chasser les *Alca* qu'il voyait sur les écueils, les hommes abordèrent, tuèrent une vingtaine d'individus, et le reste se sauva. <sup>3</sup>

« Dieses, befürchte ich, » dit Faber dix ans plus tard, en 1822, « hat den Vogel ganz von der Klippe verscheucht; denn in der Hoffnung, diesen interessanten Vogel näher kennen zu lernen,

<sup>1</sup> Comme l'oiseau et son œuf étaient exposés depuis longtemps à la Maison du commerce de cette île, il faut en conclure que déjà à cette époque (1800) c'était une grande rareté.

<sup>2</sup> Rapport du district de M. le pasteur Jon Austmann's, 1843, 17 juillet, conservé dans les archives de la Société littéraire islandaise, dont le président, M. le député Jon Sigurosson, m'a obligeamment accordé l'entrée.

<sup>3</sup> Professeur J. Reinhardt, Om Gejerfuglens Forekomst ved Island; dans Krøyer's naturhistorisk Tidsskrift. Vol. II, p. 533-35.

miethete ich mit zwei andern Reisenden eine Fischerjacht, und segelte den 23<sup>ten</sup> Junius 1821, welche Jahrzeit ich für die beste ansah<sup>1</sup> weil alle Verwandte des Vogels in dieser Zeit Eier haben, nach der Klippe. Wir kreuzten zwei Tage unter der Schere, deren Oberfläche mit brütenden *Sula alba* und *Uria troïle* bedeckt war; wir konnten jeden Vogel übersehen, entdeckten aber keine *A. impennis* » (pag. 49).

La crainte de Faber n'était pas fondée pour cette fois-ci, car le conseiller Reinhardt dit, dans les notes mentionnées ci-dessus, qu'en 1830-31, 27 exemplaires provenant de Geirfugleskjer, ou des environs, furent envoyés et mis en vente. C'était donc au moins autant qu'il en avait été tué à Feringerne en 1813. Le même rapport raconte qu'en 1830 une éruption volcanique ayant eu lieu près de ces îles, l'oiseau dérangé avait cherché ailleurs d'autres places pour nicher et s'était rapproché des côtes, où deux exemplaires furent tués; les détails exacts manquent sur ce fait.

L'auteur pense avec raison que l'année 1831 fut néfaste à la colonie, car ce qui ne fut pas pris fut dispersé définitivement.

Pendant mon séjour en Islande, 1839-40, j'ai acquis la conviction qu'il devait y avoir encore quelques individus de l'*Alca impennis* dans ce pays, car depuis le massacre de 1830-31,<sup>2</sup> il en avait été tué une dizaine dont les peaux furent vendues.<sup>3</sup> Les deux derniers exemplaires vus (un mâle et une femelle) furent tués pendant qu'ils cherchaient un abri sur un petit rocher près de la côte; les peaux furent enlevées et les corps conservés dans l'alcool.

Le conseiller Eschricht acheta ces deux exemplaires pour le Musée zoologique de l'Université, où est exposée une belle collection de l'anatomie intérieure de l'oiseau; mais les squelettes furent

<sup>1</sup> Trop tard, pourtant, à en juger par les rapports de St. Kilda; voir plus loin p. 42 et 43.

<sup>2</sup> Je pense que les dix individus dont parle Michahelles dans l'*Isis*, 1833, p. 648-51, provenaient de cette chasse.

<sup>3</sup> Je n'ai pu indiquer exactement le nombre des peaux, par la raison que quelques-unes ayant passé par plusieurs mains, il est impossible de suivre leur sort, et sans doute il y en a qui ont été comptées plusieurs fois.

sacrifiés, car on ne pensait pas que l'*Alca* fût si près de disparaître qu'il l'est réellement.

L'*Alca impennis* ayant donc été observé dernièrement en Islande, on n'a pas le droit de nier qu'il s'y trouve encore aujourd'hui, et on ne doit pas renoncer à l'espoir de l'y trouver encore; il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'une colonie fût établie sur les Geirfugleskjer, qui par leur nature sont inaccessibles.

Le pasteur S.-B. Sivertsens de Utskåla, district le plus voisin des Geirfugleskjer, m'a dit que depuis longtemps les Islandais n'avaient pas visité les écueils, et que même il est à supposer qu'il n'y a plus d'Islandais à même de connaître les passes des récifs et la manière d'y aborder.

Il ne faut pas perdre de vue non plus qu'il se peut bien que, par des révolutions volcaniques, ces îlots soient devenus inhabitables pour les *Alca*. Ceci me conduit à ajouter quelques détails historiques à ce qui précède.<sup>1</sup>

Geirfugleskjer, ainsi que les écueils voisins, compris sous la dénomination commune d'« Ecueils des Oiseaux » ont été fréquemment bouleversés par des accidents volcaniques : il est même certain que tous ces rochers doivent leur existence à des éruptions successives, car ils n'existent que depuis quatre ou cinq siècles.

*Reikenes*, à 63° 48  $\frac{1}{3}$  S.-B., 35° 23 à l'est de Copenhague, a été depuis le XIII<sup>e</sup> siècle le théâtre de phénomènes volcaniques nombreux, accompagnés de jets de flammes sortant de terre et de mer.

Dans les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, ces éruptions n'étaient pas rares, et on cite les années 1211, 1226, 1231 et 1390. Cette dernière, selon les rapports d'Espolin, vit la moitié du district de Reikenes s'engloutir dans la mer, et il n'en subsista plus comme vestige au-dessus des eaux, que *Dyptarstein* et les Ecueils des Oiseaux. On dit que le rocher nommé *Eldey*, à un mille et demi de Reikenes

<sup>1</sup> Ceci est tiré des recherches de mon compagnon de voyage, feu John Halgrimson, sur les éruptions volcaniques et l'histoire des tremblements de terre en Islande : ces observations doivent faire partie de notre ouvrage déjà commencé sur ce pays.



en pleine mer, était avant cet événement une montagne tout près de la côte.

En 1422 (d'autres disent 1418), une masse de rochers sortit de l'eau au sud-ouest de Reikenes, et resta longtemps visible et pendant ce temps les flammes jaillissaient de la mer ; ce fut comme un prélude de 1783. Dans cette année une île surgit, en effet, avec dégagement de feu du sein des flots, à la place où se trouve aujourd'hui l'écueil sous-marin des Oiseaux dont nous avons parlé.

L'île qui vit ainsi le jour fut appelée *Nyoë* et l'autorité en prit possession au nom du roi, mais l'année suivante<sup>1</sup> tout avait disparu. La dernière éruption eut lieu au commencement de 1830 et s'annonça par une puissante colonne de vapeur et de fumée qui fut visible pendant plusieurs jours. La mer vomit une énorme quantité de pierre ponce qui arriva jusqu'à Reikenes.

Cette pluie de pierre ponce n'est pas sans importance pour l'histoire de l'*Alca impennis* dans ces contrées. Après 1783, les vaisseaux qui passaient près de Reikenes, allant ou venant de Danemarck, avaient de la peine à fendre cette couche de pierres qui couvraient la mer.<sup>2</sup> Les *Alca* ont donc dû être dérangés par ces pluies de pierres, qui les forçaient à quitter leurs demeures, car ils ne pouvaient ni nager ni chercher leur nourriture sur la mer.<sup>3</sup>

Le massacre de 1830-34 est donc expliqué, car les *Alca* chassés de chez eux par l'éruption s'étaient probablement réfugiés vers la côte, où ils se trouvaient plus près d'ennemis plus terribles encore que les volcans.

Si, contre toute attente, l'*Alca impennis* a complètement disparu

<sup>1</sup> C'est-à-dire que la mer emporta l'île, qui n'était formée que de scories et de pierre ponce.

<sup>2</sup> *Magnus Stephensen*, Courte description de l'éruption d'un nouveau volcan, 1783. Copenhague, 1785, p. 146. « Aux alentours la mer était couverte de pierre ponce à 20 et 30 milles de distance, ce qui empêchait les vaisseaux d'avancer. »

<sup>3</sup> *J.-C. Schythe*, Hecla et sa dernière éruption du 2 septembre 1845. Copenhague, 1847. Cet auteur explique l'effet qu'eut sur la pêche une pluie de cendres et de pierres ponces flottant sur la mer, vers la côte sud, p. 153.

de l'Islande, on ne peut en rejeter complètement la faute sur les Islandais, car les bouleversements volcaniques de ces contrées y ont beaucoup contribué.

Quoique l'*Alca* ait quitté Westmannoë principalement à cause de la chasse que les hommes lui ont faite, les éruptions pourraient bien, dans cette localité aussi, y être pour quelque chose, surtout vers la fin du dernier siècle. Dans les récits du temps (1784) sur les tremblements de terre, il est dit positivement que Westmannoë avait beaucoup souffert.<sup>1</sup> C'était cependant près de cette île que Faber rapporte qu'en 1800 environ un chasseur avait vu un *Alca* couvant son œuf.

La chasse à l'*Alca* était bien plus abondante, cela va sans dire, dans les XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles que pendant le dernier : et non-seulement on chassait cet oiseau, mais aussi une grande variété d'autres oiseaux de mer, et nous voyons par les crochets de fer qui sont fichés dans les rochers d'Edley et d'Ildoë, que cette chasse était parfaitement organisée. Suivant le rapport d'un pasteur, la tradition mentionne que l'on allait à la chasse depuis Reikenes deux fois par an, avant et après les foins ; toutes les années plusieurs bateaux partaient dans ce but.

En 1639, quatre bateaux partirent, deux périrent en mer, corps et biens, et quant aux équipages des deux autres, ils furent sauvés après onze jours de mer. Ceci prouve le danger qu'il y avait à faire de semblables expéditions.

Quant au profit de cette chasse, il paraît que les pêcheurs en retiraient autant que d'une pêche dans le Nordland (Finmarken).

Ces renseignements sont les seuls que j'aie pu obtenir sur l'oiseau

<sup>1</sup> *Magnus Stephensen*, l. c., p. 142. « Suivant le rapport du préfet Sivertsens à la chancellerie royale : La première secousse du tremblement de terre, le 14 août, précipita de grands rochers sur Westmannoë, du haut des montagnes qui parurent comme enveloppées de fumée de la base jusqu'au sommet. — On avait lieu de craindre de grands dégâts et des dommages considérables, mais ce qu'on eut de plus grave à déplorer fut la chute de la meilleure portion de la *Montagne des oiseaux*, ce qui enleva aux habitants une source d'alimentation très-productive et rendit impropres ces localités à la nichée des oiseaux. »

et sur les écueils qu'il habitait.<sup>1</sup> Je comptais trouver, soit chez Landnamabok, soit chez Elucidarius quelques renseignements, mais ils sont muets sur l'*Alca* et sur ses habitudes.

Avant de quitter l'Islande, nous remarquerons que l'*Alca impennis* s'est montré parfois près des côtes de l'île principale, mais presque toujours pour y trouver la mort. L'extrême limite où il a été observé est *Latravik*, à l'extrémité nord-ouest de l'Islande. Selon Faber, un paysan aurait tué dans cet endroit sept *Alca* sur un écueil dont ils ne purent descendre assez promptement pour se sauver (*Prod. de l'Ornith. isl.*, p. 49).

## 2. L'*Alca impennis* aux Feroë.

Le docteur Henrick Höyer, de Bergen, est le premier qui parle de la présence de l'*Alca impennis* aux Feroë; en 1604 il écrivait à Clusius et lui nommait les oiseaux les plus remarquables de ces îles. Clusius, en 1605, dans son ouvrage (*Exoticorum libri decem; Auctarium*, p. 367-68), indique comme les plus importants de ces oiseaux, Lunden (*Mormon fratercula*), Alken (*Alca torda*), Lomvien, d'après O.-F. Müller *Colymbus septentrionalis*, d'après d'autres auteurs *Uria Lomvia*, Himbrimen (*Colymbus glacialis*) et Gairfugel (*Alca impennis?*): ces deux derniers ne venant jamais sur terre ferme, et le dernier, dont la description cadre tout à fait avec l'*Alca impennis*, même plumage, même absence d'ailes, étant du reste un oiseau fort rare et aperçu seulement à de longs intervalles. (Rarissime autem hæc, et non nisi peculiaribus quibusdam annis visitur.)<sup>2</sup> L'emplacement des nichées était inconnu (nec ubi fæturæ operam det, ulli hominum exploratum).

<sup>1</sup> Nous trouvons des traces du mot *Geirfugleskjer* déjà en 1397; Wilchins Maldagabok mentionne, d'après les registres de l'Église, que l'église de Kirkinvog possédait « halft Geirfuglasker, » la moitié d'un écueil aux oiseaux, et celle de « Kirkinbol, fJOROUNG I Geirfuglaskeri, » un quart. Cfr. Manuscrit de Arma, fol. 260 (communiqué par M. Jœn Sigurosson).

<sup>2</sup> On comprendra quelle valeur il faut donner à l'expression *peculiaribus annis*, en lisant dans Anderson (p. 72) et dans Hoyer quelle était

Ole Worm reçut depuis lors des îles un exemplaire adulte qu'il conserva vivant plusieurs mois, <sup>1</sup> et dont il donna un bon dessin dans son *Museum Wormianum*. <sup>2</sup> Ce dessin est le seul que je sache qui ait été fait de l'*Alca impennis* d'après nature.

Pendant les deux siècles suivants, il n'y eut à ma connaissance qu'un seul naturaliste qui vit l'*Alca* vivant. <sup>3</sup>

Worm ne dit rien sur la rareté de l'oiseau et sur les localités où il niche ; si l'oiseau dont parle cet auteur avait été un jeune *Alca* comme il le supposait, quoique le plumage semble prouver le contraire, et si les trois peaux qu'il possédait provenaient bien des îles Feroë, on devrait conclure que cet oiseau était fréquent dans ces îles.

C'est aussi ce qui semble ressortir des expressions de Debes. En effet, après avoir dit qu'il y a un oiseau de mer fort rare, nommé Garfugel et faisant de rares apparitions sur les rochers des caps, il ajoute : « J'ai possédé quelques exemplaires de cet oiseau, car il est facile de le rendre familier, mais il ne peut pas vivre long-

la superstition des gens de Feroë relativement à l'apparition des Helsinggjæssenes et des Brandgjæssenes : « Superstitio autem ex longa experientia nota est, hæc ubi apparuerint, mutationem magistratus imminere. »

<sup>1</sup> *Museum Wormianum*, seu historia rerum rariorum. Amstelodami, 1655, p. 300 : « Ex Feroënsibus Insulis delata ad me erat avis, quam vivam domi per aliquot menses alui, junior erat, quia ad eam non pervenit magnitudinem, ut anserem communem mole superaret. » Cette erreur sur la grandeur provient de ce qu'il croyait que cet oiseau était l'*Anser Magellanicus* de Clusius (*Exotic.*, lib. V. cap. 5, p. 101), c'est-à-dire le Pingouin du détroit de Magellan, dont Clusius parle : « prægrandissimus magnitudine. »

<sup>2</sup> La planche représente, en effet, un trait blanc étroit et délié autour du cou, ce qui peut avoir donné lieu à ces mots de Clusius : « Collum, quod crassum et breve, albis pennis tanquam torque pictum. » Ce dessin fut reproduit plusieurs fois et devint plus tard la propriété du Musée royal des arts ; sur la gravure faite par Laurensens, il semble que le trait présente un relief, ce qui me porte à croire que ce n'est autre chose qu'un anneau en métal qu'on aurait mis au cou de l'original comme ornement (voir *Museum regium*, aves. T. I. N° 1).

<sup>3</sup> Fleming (*hist. of brit. an. S.* 136) parle d'un exemplaire apporté de St. Kilda en 1822, et parfaitement conservé.

temps sur terre ferme. »<sup>1</sup> On ne doit pas considérer toutefois cet oiseau comme un visiteur de hasard, car il ne monterait pas sur les rochers; il ne fait de semblables excursions qu'en dehors de l'époque des nichées.

Un siècle plus tard, en 1780, Mohr, dit dans son *Histoire naturelle d'Islande* (p. 28), sur les Feroë, que l'on trouvait chaque année quelques *Alca impennis* parmi les autres oiseaux de mer, ce qui peut faire croire qu'il nichait dans les environs. Cette opinion semble plutôt confirmée qu'infirmée par Landt dans son *Histoire des îles Feroë* (1800). Il dit bien, en effet, que le « Gaarfuglen commence à devenir rare, » mais il ajoute qu'il y en avait dont le bec avait plus ou moins de canelures; il a dû voir, par conséquent, de jeunes et de vieux sujets.<sup>2</sup>

Ce qui précède nous prouve donc qu'il a dû exister une colonie d'*Alca impennis* sur les îles Feroë,<sup>3</sup> peut-être bien petite, et nous ne pouvons dire précisément sur quelle île.<sup>4</sup>

<sup>1</sup> *Luc.-Jac. Debes* : Feroë et Feroa reserata, Description de Feroë et de ses habitants. Copenhague, 1673, p. 130. Hors de Danemark, les renseignements de Debes sur l'*Alca impennis* sont connus surtout d'après leur reproduction par Bartholins dans : *Acta medica et philosophica Hafniensia*, 1671-72, p. 91, dans la partie « Rara naturæ in Insulis Feroensibus, » p. 86-102, tiré du manuscrit de Debes.

<sup>2</sup> *Landt*, Essai d'une description de Feroë, Copenhague, 1800, p. 254.

<sup>3</sup> Il semblerait que l'*Alca impennis* ait surtout séjourné près de Fugloë. Un manuscrit de Jens.-Christian Swabo (Rapport d'un voyage exécuté par ordre supérieur. Feroë, 1781-1782, conservé dans la Bibliothèque royale, actuellement nouvelle Bibliothèque royale, manuscrit 4<sup>o</sup>, n<sup>o</sup> 1950) raconte, vol. 1<sup>er</sup>, p. 32 et 33, que « le Gaarfuglur (*Alca impennis*), autant qu'on peut le savoir, ne niche pas dans ces localités, quoique Studiosus Mohr ait reçu, dit-on, de Fugloë un œuf d'*Alca*, pris dans un individu que l'on y avait trouvé; ce qui semblerait démontrer qu'il n'était pas aussi rare alors que maintenant. L'on capture encore parfois quelques individus aux environs de Hellefugl, près de Fugloë (Fugloë est l'île la plus septentrionale des Feroë). »

Si Graba, qui supposait d'ailleurs en 1830 que l'oiseau n'existait plus, n'a pas mal compris feu l'ancien préfet Hammershaimb, ce dernier aurait tué un *Alca* sur son nid près de Westmannahavn.

« A cette même place, ajoute-t-il, plusieurs affirment avoir vu aussi l'oiseau. » (*C.-F. Graba*, Tagebuch geführt auf einer Reise nach Feroë im Jahre 1828. Hamburg, 1830. S. 198, 199.)

<sup>4</sup> Dans la brochure mentionnée ci-dessus, M. le conseiller Reinhardt

Depuis le commencement du siècle, sauf des hôtes temporaires, toujours isolés et venus on ne sait d'où, on n'a plus revu d'*Alca* aux Feroë.

### 3. *L'Alca impennis* près des petites îles d'Ecosse.

Les anciens documents que nous possédons relativement à la présence de l'*Alca* sur les côtes d'Ecosse, sont bien autrement précis. Ils nous représentent positivement cet oiseau comme y habitant et y nichant. Dans « Account of Hirta an Rona, given to sir Robert Sibbald, by the Lord Register sir Georg M. Kensie of Tarbot »<sup>1</sup> on lit que : les oiseaux de mer étaient en telle quantité dans la première de ces îles, actuellement St-Kilda, qu'ils voilaient le soleil comme des nuages. « There bee many sorts of these Seafowls; some of them of strange shapes, among which there is one, *they call the garefowl, which is bigger than a goose, and hath eggs as big almost as those of the ostrich.* » Je considère ce détail comme important, et il a sans doute provoqué de la part de Rob. Sibbald (*Scotia illustrata*, 1684) une demande de renseignements. Dans cet ouvrage, l'*Alca impennis* se trouve en tête du chapitre des oiseaux qu'il ne connaît qu'imparfaitement et sur lesquels il désire être renseigné. (Chap. VII. De avibus quibusdam apud nos, quæ incertæ classis sint, quarum proinde descriptiones accuratas desidero. P. 22: *Avis Gare dicta, corvo marino similis, ovo maximo.*)

Quelques années plus tard cette île, aussi curieuse sous le rapport de la vie de ses oiseaux que sous celui des mœurs de ses habitants humains, fut l'objet d'une notice détaillée.

Dans le rapport de Martin sur St-Kilda (1698), nous lisons : « The seafowl are, first, *gaerfowl*, being the stateliest, as well as the

dit que pendant fort longtemps le musée a possédé un exemplaire provenant des Feroë (on s'en est défait plus tard). Lors de mon voyage aux Feroë, la tête d'un de ces oiseaux était conservée à Sandoë, autant du moins que je me le rappelle.

<sup>1</sup> *Pinkerton*, libr. c. Vol. III, p. 730.

largest sort, and above the size of a Solan Goose,<sup>1</sup> of a black colour, red about the eyes, a large white spot under each, a long broad bill; it stands stately, its whole body erected, its wings short, flies not at all; lays its egg upon the bare rock, *which, if taken away, she lays no more for that year*; she is whole-footed, and has the *hatching spot upon her breast*, i. e. a bare spot, from which the feathers have fallen off with the heat in hatching; its egg is twice as big as that of a Solan goose, and is variously spotted, black, green and dark; *it comes without regard to any wind*, appears the first of May, and goes away about the middle of June. »<sup>2</sup>

Malgré le laconisme des renseignements qui précèdent, ils nous sont précieux et ont pour nous une grande importance.

J'ai fait remarquer précédemment (page 42) que l'*Alca* pondait de très-bonne heure et ne recommençait pas à pondre lorsqu'on lui avait pris sa couvée; il se peut fort bien cependant que, dérangé dans sa première nichée,<sup>3</sup> il quitte la localité et aille ailleurs pourvoir à sa reproduction. Les *Alca* avaient encore tout le temps nécessaire pour pondre aux Geirfuglskjär. L'année où Fabre visita ces écueils, le 23 juillet, sans y apercevoir un seul *Alca*, bien qu'il pût discerner toutes les autres espèces d'oiseaux, l'absence des Alques provenait

<sup>1</sup> Havsule (*Sula alba* L.).

<sup>2</sup> Tiré de Pinkerton, 4<sup>e</sup> édition, libr. c. vol. III, p. 688-730.

<sup>3</sup> Je dois faire remarquer que les naturels de St. Kilda peuvent être regardés comme observateurs soigneux de ce détail de la vie des oiseaux, car il était pour eux d'une grande importance, isolés qu'ils étaient de la terre ferme. Pendant les trois quarts de l'année, les oiseaux, leurs œufs et leurs petits étaient, pour ainsi dire, leur nourriture journalière.

Les rochers et les écueils aux oiseaux étaient divisés suivant un certain plan, afin que la récolte pût se faire plus facilement. Par exemple, quelques districts donnaient des œufs pendant les premières semaines; durant ce temps, les oiseaux, tranquilles dans d'autres localités, amenaient à bien leurs couvées; on prenait ensuite les petits, et les oiseaux allaient nicher une seconde fois dans la première localité exploitée.

Cette chasse avait lieu durant l'été, et suivant les espèces, on laissait les oiseaux couvrir plus ou moins longtemps, afin que les petits pussent arriver à une grosseur convenable et rapporter davantage. La régie des rochers déterminait ensuite, suivant le nombre des petits et des œufs capturés, combien il fallait laisser de vieux.

sans doute de ce que les petits étant éclos, les parents étaient allés avec eux à la mer depuis le commencement du mois.

Martin accompagné du pasteur J. Campbell, de Harries, une des îles voisines, partit le 29 mai 1667 pour St-Kilda et passa sur cette petite île tout le temps des nichées de l'*Alca* ; on peut juger, d'après les expressions de son récit, qu'il raconte comme témoin oculaire.

Dans la description que fait à la même date Martin,<sup>1</sup> des îles ouest de l'Ecosse, il ne parle pas de l'*Alca*, quoiqu'il porte toute son attention sur la chasse et sur les oiseaux qu'il rencontre. On peut en conclure, non-seulement que l'oiseau était exclusivement confiné dans cette île, mais encore qu'il y était en bien petit nombre, comparativement aux autres espèces. Il est fort probable que l'*Alca* n'y a niché que quelques dizaines d'années.

Nous avons une relation qui date de soixante ans plus tard sur St-Kilda et son histoire par K. Macaulay, pasteur d'une île peu éloignée, et qui visita St-Kilda dans l'été de 1758, sur la demande de la « Society for propagating Christian Knowledge. » Il regrette, dit-il, de n'avoir pas eu l'occasion d'apercevoir ce singulier oiseau qui se montrait parfois sur la côte et qu'on appelait « *Garesfowl*, an absolute stranger, I am apt to believe, in every other part of Scotland. » Macaulay, parlant de l'*Alca impennis*, commet plusieurs erreurs provenant sans doute de ce qu'il n'avait pas compris les naturels, ou que ceux-ci commençaient à oublier l'aspect de l'oiseau, car voici ce qu'il dit :<sup>2</sup> « The St-Kildians do not receive an annual visit from this strange bird, as from all the rest ; » « It keeps at a distance from them, they know not where, for a course of years. From what land or ocean it makes its uncertain voyages to their isle, is perhaps a mystery in nature. A Gentleman, who had been in the Westindies, informed me, that according to the description

<sup>1</sup> *Martin*, Description of the Western Island, 2<sup>e</sup> édition. Londres, 1716; également mentionnée par Pinkerton, lib. VIII, p. 572 et pl.

<sup>2</sup> *K. Macaulay*. The history of St. Kilda, 8 vol. London, 1764, p. 156-157.



given of him, he must be the Pengvin of that clime, a fowl that points out the proper soundings to seafaring People.» (P. 156-57.)<sup>1</sup>

Ainsi il est probable qu'entre la visite de Martin et celle de Macaulay, l'oiseau aura été chassé et complètement détruit. Ce qui confirme cette opinion, c'est que la population de l'île était fort pauvre, et que le sol ne produisant presque rien, les habitants n'avaient d'autre ressource que la chasse aux oiseaux, qu'ils pratiquaient avec le seul bateau de la communauté.<sup>2</sup>

Voici maintenant, d'après les ornithologistes anglais, une série d'observations sur des sujets vus isolément; le nombre ne dépasse pas douze individus depuis Macaulay, 1764 à 1852. Macgillivray, dans son *History of british Birds, indigenous and migratory*, vol. V, 1852, donne une liste des exemplaires vus ou tués sur les côtes d'Angleterre, et, quoiqu'il n'en omette pas un, il n'en indique que dix. Il cite plusieurs ornithologistes, tels que Montagu, Bewick, Yarrel et Fleming.

Parmi ces dix *Alca impennis* observés, deux seulement, en 1822 et 1829, provenaient de St-Kilda. D'après Yarrel (*brit. Birds*, 1848, III, p. 349), les vieux habitants de l'île se souviennent d'en avoir vu

<sup>1</sup> Ainsi, et suivant l'opinion de plusieurs ornithologistes, nous voyons que son apparition n'a lieu que près des bas fonds, par exemple, Bewicks, II, p. 398, « the never wanders beyond soundings. »

<sup>2</sup> Dans l'intervalle des deux voyages, soit environ deux générations, la population diminua de plus de la moitié, et tomba de 180 à 80 individus, et par suite la chasse aux oiseaux fut aussi bien moins active.

En 1724 ou 1730, 21 pères de famille furent atteints de la petite vérole, et 3 seulement survécurent. Au mois d'août de cette année, 3 individus furent laissés sur un rocher pour faire la chasse; pendant ce temps, l'épidémie se déclara et l'on ne put les aller chercher qu'au mois de mai suivant; pendant ces longs mois, ils se nourrirent exclusivement d'oiseaux séchés. Par de semblables réclusions, qui du reste étaient fréquentes, ainsi que nous le rapportent Martin et Macaulay, toutes les fois, par exemple, que le seul bateau que possédait la communauté se trouvait endommagé, la chasse aux oiseaux fut nécessairement exagérée, soit sur la grande île où les femmes devaient poursuivre elles-mêmes les oiseaux pour soutenir leur vie, soit sur les écueils où les hommes étaient retenus prisonniers.

Il n'est pas douteux que ces circonstances aient dû précipiter l'extinction de l'oiseau.

trois ou quatre, et deux ou trois aux Orcades. La tradition rapporte qu'une paire avait niché à Papa vestra au commencement de ce siècle.

Un exemplaire fut tué dans le Buckinghamshire, à deux lieues de la Tamise, et un autre fut trouvé mort près Lundy Island, au nord du Devonshire en 1829; un troisième fut aperçu en 1834,<sup>1</sup> vers la côte du Waterfordshire, dans la partie orientale de l'Irlande.

J'ai trouvé par hasard dans Dilwyns, *Materials for a Fauna and Flora of Swansea*, 1848, que l'*Alca impennis* avait été aperçu une fois « in Scilly Island, » et je sais, d'autre part, que deux exemplaires sont descendus dans notre siècle vers la Manche et les côtes de France.<sup>2</sup>

D'après ce que nous savons sur l'histoire de l'*Alca*, aux Feroë et en Islande, nous pouvons conclure que les sujets égarés que nous venons d'énumérer provenaient de ces localités et peut-être même de Newfoundland.

#### 4. *L'Alca impennis* sur les côtes de Norwége.

Si l'on raisonnait par analogie, on pourrait croire que l'*Alca impennis* ayant été signalé aux îles Feroë et à St-Kilda, nous devons le retrouver aux mêmes latitudes sur les côtes de Norwége; et cependant ce n'est pas le cas, car pendant ces derniers siècles, il n'a pas niché dans la partie scandinave de la mer atlantique, comme plusieurs auteurs l'indiquent par erreur.

Nous avons la lettre de Henri Hoyer, de Bergen, à Clusius (1604) qui n'en parle pas; et cependant, s'il avait eu connaissance de la

<sup>1</sup> Il me semble plus que douteux qu'on ait tué un *Alca impennis* sur un étang d'eau douce, et, quoique plusieurs ornithologistes le rapportent, je crois qu'il faut reléguer cette assertion au rang de légende; on aura certainement confondu avec un *Colymbus*. On doit de plus diminuer le nombre indiqué, car les deux individus pris vivants vers St. Kilda, en 1822 et 1829, s'échappèrent de suite. (Sam. Macgillivray, lib. cit., p. 361.)

<sup>2</sup> *Ovens Isis*, 1833, p. 648, et *Naumannia*, année 1855, p. 423.

présence de l'*Alca* dans ces parages, il n'aurait pas manqué de le dire. Il faut donc nous méfier de la singulière histoire de Ström disant qu'il séjournait près de Söndmör, <sup>1</sup> non loin de Bergen, et sur les fjords avoisinant cette ville ; qu'il était très-commun et appelé *Anglemager*. Notre doute augmente encore lorsque nous lisons que c'était au printemps et au commencement de l'été ; il aurait fallu pour cela qu'il nichât dans ces localités.

Ström remarque que personne avant lui n'a signalé l'*Alca* comme norvégien ; ajoutons qu'après lui personne ne l'a jamais vu en Norvège.

Quoiqu'il ne soit guère douteux que Ström connût l'*Alca impennis*, pour en avoir eu en sa possession, il y a évidemment une grave erreur dans le récit que nous venons de mentionner. Ström aura fait une confusion, lui ou celui qui lui a donné ce renseignement.

*Anglemager* est peut-être l'un des noms encore en usage pour le « Havelten » (*Alca torda*), oiseau très-fréquent en Norvège ; et nous pensons avec Nilsson que, si l'on peut admettre la présence de l'*Alca* en Norvège, il ne faut le faire que dans une proportion fort restreinte. <sup>2</sup>

<sup>1</sup> H. Strøm. Description physique du district de Sondermoër, dans l'arrondissement de Bergen, en Norvège. Soroë, I, p. 221. — L'on nomme *Anglemager* un oiseau de mer qui est blanc et noir, il ressemble par sa forme à l'*Alca*, mais il est deux fois plus grand et son bec est plus long. Il se distingue par une tache blanche vers chaque œil et ses ailes fort courtes ; ainsi on doit assurément le nommer Pingwin ou *Anser Magellanicus aucthorum*. Je ne me rappelle pas d'avoir vu cet oiseau cité par les auteurs norvégiens, excepté cependant par Lucas Debes, qui le nommait Pingwin ou Goifugl, et disait qu'il était rare aux îles Feroë. Par contre, il est assez commun chez nous, il se montre dans les baies à l'époque de la pêche du printemps, ainsi qu'en pleine mer, en grande quantité ; criant constamment *Aangla*, comme pour dire aux pêcheurs de préparer leurs *Angler* (hameçons), et c'est pourquoi nos pêcheurs l'ont surnommé *Anglemager*.

<sup>2</sup> On pourrait cependant trouver encore des renseignements dans les notes de Strøm qui, à ce que dit Brünnich, sont conservées dans la Bibliothèque de Christiania. En outre, sous ce titre : « Dessins faits par le Dr et professeur Strøm, et destinés à accompagner ses notes sur les ani-

Quoique nous nous soyons occupés exclusivement jusqu'ici, dans la question de l'extension de l'*Alca*, des localités où il niche, ou a niché; et qu'à cause de cela, nous ayons laissé de côté les apparitions accidentelles de cet oiseau sur nos côtes, il ne doit plus en être ainsi, lorsque nous avons affaire à la Mer du nord et que nous arrivons aux côtes du Catégat, sachant que les habitants primitifs de ces rives ont mangé l'*Alca* il y a trois ou quatre mille ans.

Quant à ce qui regarde la supposition que le dit oiseau ait niché dans des localités moins éloignées de nous que les places de nichées que nous l'avons vu occuper pendant les derniers siècles, il ne sera pas non plus indifférent de savoir s'il a souvent visité nos côtes pendant cette période.

Pour ce motif, je ne manquerai pas d'ajouter qu'outre le rapport de Ström, et autant que j'ai pu m'en assurer, notre oiseau n'est cité que trois fois pendant le siècle dernier, sur la côte de Norwége;

maux les plus rares qui habitent la mer, » M. T. Brünnich a fait don en 1816 d'un cahier de dessins grand in-folio à la Bibliothèque de l'Université de Copenhague, avec ces mots en souvenir :

« Une ancienne correspondance que j'eus avec feu l'auteur de la description de Søndmoër et plus tard pasteur de la paroisse d'Eger, M. le Dr et professeur Strøm, facilita beaucoup mes recherches scientifiques pendant mon séjour en Norwége et jusqu'à la fin de la vie laborieuse (1<sup>er</sup> février 1797) de cet ami.

« Les manuscrits et dessins originaux de ces publications me furent donnés par sa veuve comme souvenir d'amitié, selon le désir de son défunt mari. Avant mon départ de Norwége, j'ai déposé les manuscrits et plusieurs notices historiques à la Bibliothèque de Christiania.

« Les dessins contenus dans ce cahier dénotent chez leur auteur une grande habileté pour copier la nature et indiquent une main de maître.

« Afin d'honorer la mémoire de ce savant regretté et d'avancer la science, car les originaux de ces dessins dépassent en perfection la gravure sur cuivre, j'ai désiré qu'ils restassent à la Bibliothèque de l'Université de Copenhague, où j'ai l'honneur de les déposer.

« Copenhague, 1<sup>er</sup> février 1816.

M. - T. Brünnich. »

J'espérais trouver dans ces planches, dont plusieurs n'ont pas été publiées, le dessin de l'Anglemager ou de sa tête, mais il ne s'en trouvait point, quoique Strøm dessinât tout ce qu'il rencontrait de rare.

dans la Mer du Nord, dans les baies du Sud, au Catégat ou dans la Baltique. <sup>1</sup>

Aucun témoignage historique ne nous donne l'*Alca* comme habitant ou fréquentant la partie nord de la côte norvégienne ou le Spitzberg. <sup>2</sup>

Dans une citation rapportée plus haut, le Spitzberg se trouve, il est vrai, indiqué comme un des endroits où il devait habiter, mais nous n'avons pour l'affirmer que le témoignage de de la Martinière, qui nomme « Pingouins » les oiseaux qu'il rencontra dans le détroit de Waigatz. Les relations de voyages de cet auteur sont d'ailleurs des compilations faites d'après les récits d'autres voyageurs, et même d'après des voyages dans d'autres contrées. Elles ne peuvent donc être considérées comme des sources originales.

Elles fourmillent d'erreurs ; cependant, grâce à ses descriptions et ses dessins, on peut s'assurer que ce qu'il appelait Pingouins

<sup>1</sup> Le professeur Rasch mentionne dans son catalogue des oiseaux de la Norvège (Nouveau Magasin des sciences naturelles, 1838, p. 386) : « N'a pas été vu sur les côtes de Norvège. J'ai su par le stud. med. Schübler qu'il en a été tué cet hiver près de Frederiksstad. On lit dans les journaux danois qu'il en a été pris dans le Jylland cet hiver. » Je ne sais si l'assertion de M. Schübler se fonde sur une autopsie ou simplement sur un rapport verbal, mais l'oiseau, dont parlent les journaux du Jylland, motiva les notes du conseiller Reinhardt, cité plusieurs fois, et il fut reconnu pour être un *Colymbus*. — Je ne sais pas quel ouvrage a fait connaître le nom de Geirfugl sur la côte ouest du Jylland ; pendant mon séjour en cet endroit, en 1833, on m'écrivit de deux points différents que des Geirfugle avaient été tués sur la côte. En faisant quelques recherches, j'appris que c'étaient des Lomfugle (*Colymbus*).

Dans d'anciens ouvrages on peut lire qu'un Geirfugl fut tué à coups de fusil en 1814 dans le Cattégat, près de Marstrand. Nilsson ajoute dans une note de son *Ornithologica* : « Ante aliquot annos specimen hujus speciei juxta Marstrand occisum fuit », p. 138.

Enfin, un exemplaire a été tué en 1790, dans le port de Kiel, d'après les *Schleswig-Holsteinische Provinzialblätter* (voir année 1798, vol. I, p. 103).

<sup>2</sup> Je dois noter que j'ai demandé à M. Nordvi si un grand oiseau de mer inconnu, que M. L. Brodtkorb avait tué en 1848, près de Vardoë, ne devait pas être celui-ci ; mais dans une lettre de cette année (1856) il m'informe que, malgré ses nombreuses recherches, on n'en a jamais entendu parler dans ces contrées septentrionales.

n'était autre que des Pélicans.<sup>1</sup> Ses assertions n'ont donc ici aucune importance. (Voyages dans les pays septentrionaux, Paris, 1671, p. 145-148.)

### C. RÉSUMÉ DES RECHERCHES SUR L'EXTENSION DE L'*ALCA IMPENNIS*.

Essayons de résumer ce qui précède en mettant à profit les enseignements que nous fournit l'histoire de l'*Alca* dans chacune des localités isolées que nous avons considérées.

1° L'*Alca impennis* n'a jamais été un oiseau arctique, en ce sens que les régions arctiques ne lui ont jamais servi de préférence ni de séjour, ni de lieu de couvée. Il n'existe peut-être même aucun témoignage qui le mentionne comme ayant visité accidentellement ces parages. Ceux que nous trouvons le plus au nord, sont les sept tués par un paysan islandais sur le rocher de Lautrun (montagne des oiseaux), ainsi que le rapporte Faber; ils y étaient probablement venus accidentellement, et d'ailleurs cette localité est en deçà du cercle polaire.

A notre connaissance, les localités le plus au nord où l'oiseau ait niché, sont : les écueils d'Islande, entre le 63° et le 64° lat. nord. Lors même que nous supposerions une nichée près de Frederikshaab dans le Groënland, sur la donnée d'ailleurs problématique de Fabricius qu'il y a vu un jeune oiseau, il ne s'agirait là que d'une localité moins septentrionale.

Les places de nichées de l'*Alca* les plus septentrionales, celles du moins que nous connaissons avec certitude, sont donc en réalité moins boréales que la latitude considérée jusqu'ici comme formant la limite méridionale de l'aire géographique de notre oiseau.

2° On ne peut pas davantage admettre que l'*Alca impennis* soit devenu un oiseau arctique, à une époque plus récente, chassé qu'il

<sup>1</sup> Ils sont exactement désignés comme Pélicans par Buffon, quand il cite *Martinière* (Histoire naturelle des oiseaux, t. IX, p. 396, édition originale).

aurait été des régions plus méridionales ; rien, du moins, ne justifie une pareille hypothèse.

3<sup>o</sup> La véritable patrie de l'*Alca* est indiquée par les différentes places de nichées de cet oiseau, qui ont pu être sûrement reconnues sur les côtes nord de l'Océan atlantique, entre l'Amérique du nord et la Grande-Bretagne. Dans cette partie anglo-saxonne de l'Atlantique, les places de nichées formaient en quelque sorte un demi-cercle, à une notable distance des côtes continentales ou des grandes îles.

Commençant avec les écueils occidentaux de l'Islande, comme point le plus septentrional et formant en même temps le milieu de l'arc, ce demi-cercle se dirigeait vers l'ouest (passant peut-être, quoique cela soit peu vraisemblable, par le Labrador) et s'étendait jusqu'au cap Cod. Il devait toucher au Funk-Island et à l'île des Pingouins, puis, passant vers le sud de Newfoundland aux îles des Oiseaux, il arrivait dans le golfe St-Laurent jusqu'au cap Breton.

D'autre part, la moitié orientale de l'arc passait par le Geirfugleskjär méridional, près de Westmannoë, par le Geirfugleskjär oriental, près d'Ingolfshöfde, par les Feroë et St-Kilda à l'ouest des Hébrides.<sup>1</sup>

4<sup>o</sup> Sur toute cette étendue, l'*Alca impennis* n'a niché que sur les écueils (Geirfugleskjär), c'est-à-dire sur des îlots éloignés de deux à quinze milles, soit des côtes, soit des grandes îles. Les localités que nous venons de citer peuvent avoir été les places primitives de son habitat ; mais il est plus rationnel de penser que l'oiseau a été obligé de s'y retirer, contraint qu'il était par la chasse incessante qu'on lui faisait. En regardant la ligne géographique qu'occupait l'*Alca*, on arrive à la conclusion que nous avons connaissance de ses derniers refuges seulement, mais que son extension a été bien plus considérable. La destruction de l'*Alca* dans les deux derniers siècles n'a été que la continuation de l'œuvre commencée dans les siècles précédents ; il est évident qu'un oiseau aussi incapable de

<sup>1</sup> Voyez à la fin de ce mémoire les notes supplémentaires.

se défendre et de voler, ne pouvait nicher sur les côtes principales sans devenir promptement la proie des animaux carnassiers et surtout de l'homme.

5<sup>o</sup> Tous les flots de haute mer que nous venons de citer occupent, par rapport aux courants marins, des positions telles qu'à l'exception de Funks-Island ils sont en dehors de la débâcle ordinaire des glaces ; il n'y a donc aucune raison pour admettre que l'*Alca* séjourne de préférence dans le voisinage des glaces.

6<sup>o</sup> Nulle part l'*Alca impennis* n'a été observé aussi abondant, du moins pour ce qui concerne l'époque que nous connaissons, que vers les îles de Newfoundland.

Tous les renseignements que nous possédons nous montrent dans le passé l'*Alca* comme un oiseau très-commun sur les côtes ouest de l'Atlantique ; tandis que sur les côtes est, il est rare et signalé seulement de temps à autre. C'est, en définitive, cette partie occidentale de l'Atlantique qui doit être considérée comme sa patrie principale dans les temps historiques.

7<sup>o</sup> Dans tous les endroits que nous avons mentionnés ci-dessus, il a complètement disparu ou, du moins, il est si près de disparaître qu'il serait impossible d'en rencontrer une colonie d'une certaine importance.

Nous avons lieu de croire qu'il doit encore nicher, mais en fort petite quantité, sur le Geirfugleskjær occidental, près de la côte d'Islande.

8<sup>o</sup> La disparition de l'*Alca impennis* ne doit pas être considérée comme une émigration ou comme l'extinction d'une race qui ne trouve pas en elle-même les éléments suffisants de vie ; mais plutôt comme une destruction que l'homme a pratiquée sur une vaste échelle. — A de certaines époques, il s'est adressé à l'*Alca* pour sa subsistance journalière, sans que l'oiseau pût répondre à ces besoins en assurant, par une reproduction suffisante, la conservation de son espèce.

Quoique l'*Alca* diminuât en nombre, il a longtemps servi à la réalisation d'un résultat important. En effet, il a facilité, pour une grande part, l'exercice de la pêche sur les bancs de Newfoundland, en fournissant des vivres aux baleiniers.



Les éruptions volcaniques ont été certainement une cause auxiliaire de destruction, et bien des nichées ont été anéanties par des accidents semblables à ceux que nous avons relatés plus haut, en parlant des écueils d'Islande.

9° Il se peut que des trouvailles, dans le genre de celles qui ont provoqué le présent travail, nous amènent à découvrir que l'*Alca impennis* a existé, dans les temps reculés, sous des latitudes beaucoup plus méridionales, soit sur les côtes de l'Amérique, soit sur celles de l'Europe. Cela ne me paraît point invraisemblable. La conclusion qu'il faudrait tirer d'une telle découverte est évidente.

L'histoire de l'*Alca* est bien assez connue pour que nous n'attribuions pas, dans ce cas, sa disparition à des modifications climatiques, mais bien plutôt à l'ouvrage de l'homme<sup>1</sup>.

#### D. HISTOIRE DU NOM « PENGWIN. »

Comme je l'ai déjà fait remarquer plus haut, le nom de Pengwin a été employé mal à propos, par suite d'une méprise étymologique; et il a été donné par erreur à diverses espèces d'oiseaux qui ont bien en commun un caractère remarquable, celui de ne pouvoir se servir de leurs ailes que comme d'instruments de natation, mais qui, du reste, n'ont aucun rapport d'organisation. Ces oiseaux appartiennent, en effet, à deux familles zoologiques bien distinctes, celle des Alques et celle des Apténodytes, que les Danois appellent *Luffegjæssene* ou *oies grasses* (*Fettgänse*, etc.).

Ces deux familles appartiennent aux deux hémisphères du globe,

<sup>1</sup> Il faut classer l'histoire de l'*Alca impennis* avec celle du Renne, du Lynx, du Castor, etc.; les localités où ces animaux se trouvent encore sont bien éloignées les unes des autres et ne sont que ce qui reste de leur ancienne extension. C'est sur des îlots et des écueils où les hommes n'ont pas encore paru.

Cette destruction s'est faite directement ou indirectement par l'homme, dans les temps historiques et même peut-être avant; c'est par la main humaine que la faune et la flore de ces pays ont été modifiées d'une manière essentielle dans la période actuelle.

la première à l'hémisphère nord et la seconde à l'hémisphère sud; à celle-ci revient le nom de Pingouin, à celle-là celui d'*Alca*. Dans ces dernières années, nous voyons la dénomination de Pingouin concernant l'Alque aptère, suivie généralement d'un adjectif qui indique le lieu de sa provenance, « the northern Pengwin. » — Nous devons rendre justice cependant aux voyageurs français qui, lorsqu'ils mentionnent le Pingouin véritable, le notent comme « Manchot, » et lorsqu'ils ont affaire à l'*Alca*, disent « le Pingouin » ou même le *soi-disant* Pingouin, faisant entendre par là que le nom est impropre, et devrait s'appliquer aux *Alca torda* et *impennis*; ils ont été souvent blâmés pour cette fausse appellation, mais à leur point de vue, ils sont néanmoins dans le vrai.

L'abus qu'on a fait du nom de Pingouin a fait naître bien des malentendus, et donne une certaine incertitude aux renseignements qui sont parvenus jusqu'à nous.

J'essaierai, selon que mes forces me le permettront, de débrouiller l'écheveau de ces synonymes et de rétablir les faits comme ils doivent être.

L'étymologie du mot Pingouin, la plus généralement adoptée, est conforme à la citation d'Anspach, que nous avons donnée plus haut; même à une époque bien plus ancienne, on faisait déjà dériver ce nom de l'adjectif *pinguis*, car, en suivant d'auteur en auteur, nous remontons deux cent cinquante ans en arrière jusqu'à C. Clusius (1605). — Nous nous arrêterons pour le moment à lui, car il pense, et cela sans doute avec raison, qu'il est le premier à donner des renseignements sur le Pingouin, ainsi qu'une planche de cet oiseau.

Il publia, sur l'histoire naturelle des Pingouins (*Aptenodytes*), d'intéressants détails qui parurent dans les mémoires de la première expédition hollandaise dans le détroit de Magellan, 1599. Dans ses *Exoticorum libri X* (voir livre V, p. 404), nous lisons :

« Qui anno a Christi nativitate nonagesimo octavo supra millesimum et quingentesimum navigationem ad mare Australe sive Pacificum appellatum instituebant Batavi, et anno demum insequente ad Magellanicum fretum perveniebant, in quibusdam insulis

portui desiderato vicinis, quadragesimo octavo gradu supra Æquatorum versus polum Antarecticum, atque aliis parvis insulis in ipso freto silis, magnam quarundam marinarum avium copiam reperiabant, quæ istuc accesserant, ut ova sua ponerent, deinde iis incubarent: illas autem *a pinguedine, quæ erant præditæ, Pinguins* appellarunt: insulas verò, in quibus tantam earum abundantiam observabant, Pinguins-insularum nomen indiderunt: ego autem eas Anseres Magellanicos non incommodè dici posse arbitrator. Illarum, quum nemo hætenus (quod equidem sciam) mentionem fecerit, præter Diaria ab his evulgata qui illo anno in Magellanico freto aliquamdiu hæserant, et prorsus sint peregrinæ, iconem ex Diariis illis petitam hîc subijcere libuit, et pauca ad ejus historiam pertinentia adijcere. »

D'après ces mots, que j'ai dû rapporter *in extenso* pour prouver que Clusius parle des mêmes stations et des mêmes localités que celles sur lesquelles je reviendrai, il est évident que l'oiseau en question est l'une des espèces de Pingouins du détroit de Magellan. Il est indubitable, en outre, non-seulement que dans la pensée de l'auteur, l'oiseau devait son nom à l'abondance de sa graisse, mais encore que ce nom fut donné par les Hollandais.

Voici, par contre, une opinion sur l'origine du mot Pingouin, qui, quoique moins vraisemblable à première vue, peut être cependant justifiée, et prime, par son ancienneté, celle de Clusius.

Sir Georg. Pekham Knight, un des principaux promoteurs de l'expédition Gilbert (1583), et qui en faisait partie lui-même, en exposant l'importance qu'aura pour l'Angleterre la nouvelle colonie dans l'ouest, cherche à prouver le droit historique que possède ce pays sur l'Amérique du Nord, par suite de l'établissement du prince gallois Madoc op Owen Gwyneths en Amérique, dès l'année 1170. — Il cherche à prouver, en outre, l'authenticité des chroniques galloises, en appuyant ses hypothèses sur la similitude des mots de ce pays avec ceux du pays de Galles, mots qui subsistent encore.

Quant à ce voyage, dans un pays éloigné à l'ouest : « Where he then gaue to certaine Ilands, beastes, and foules sundry Welsh

names, as the *Iland of Pengwin*, which yet to this day beareth the same.

« There is likewise a foule in the saide countreys called by the same name at this day, and is as much to say in English, as White-head, and in trueth the said foules haue white heads. There is also in those countreys a fruit called Gwynethes which is likewise a Welsh word. Moreouer, there are diuers other Welsh wordes at this day in vse<sup>1</sup>. »

D'après cette explication, le nom de *Pingwin* aurait été donné, en premier lieu, à l'*Alca impennis* par les Anglais, à cause de la grande marque blanche qui se trouve sur la partie supérieure de sa tête et qui l'a fait appeler aussi *Brillefugl*, nom usité par les gens du nord, ainsi que je l'ai mentionné à plusieurs reprises.

Laissons maintenant de côté ces indications, et bornons-nous à rechercher si ce sont les Hollandais ou les Anglais qui ont commencé à appliquer le nom de *Pengwin*.

Il est reconnu, suivant les relations des plus anciennes expéditions à Newfoundland, que depuis le premier voyage des Anglais celui de Hores à Newfoundland (1536), ils se sont constamment servis du mot *Pengwin*; de plus, il est bien avéré que, bien avant l'arrivée des Hollandais au Port-Désiré et au détroit de Magellan, les Anglais connaissaient déjà cet oiseau nageur, non ailé, qui fréquentait ces parages, et qu'ils avaient transporté sur lui le nom de *Pingwin*, — nom qu'ils donnèrent aussi plus tard à quelques îlots du voisinage. « *Pingwins Island*. »

Dans plusieurs récits du premier voyage que firent les Anglais autour du monde (en doublant l'Amérique du Sud et passant à Magellan), sous les ordres de Francis Drake (1578), récits qui nous sont parvenus par les compagnons de l'amiral, nous trouvons ce même oiseau sans ailes, mentionné avec indication de forme et de nombre, mais sans citation du nom.

<sup>1</sup> *Hakluyt*, III, p. 217. Quoique l'origine de ce mot soit exacte, lors même que le prince en question ne se serait pas établi dans ces contrées, je dois faire remarquer que A. von Humboldt ne met pas en doute l'émigration du dit prince (*A. von Humboldt*, *Kritische Untersuch. üb. die Entwicklung der Kenntn. v. der neuen Welt*. Bd. I, S. 388, 392).

Le matelot Peter Carders et sept de ses compagnons furent séparés de la flotille de Drake par un accident, ils échouèrent sur une île et y vécurent pendant huit ans. De retour en Europe, Carders raconta qu'ils avaient rencontré des oiseaux qui leur avaient été très-utiles dans leur vie d'aventures, et il cite le Pingwin et l'île « Pingwin Island, » sans ajouter d'autres observations; d'où il est permis de conclure que l'équipage de l'expédition désignait généralement l'oiseau sous ce nom <sup>1</sup>.

Dans un voyage que firent les Anglais l'année suivante, sous les ordres de Thomas Candish (1586), les vaisseaux touchèrent au Port-Désiré et au détroit de Magellan <sup>2</sup>.

L'un des voyageurs qui prirent part à cette expédition, Francis Pretty, raconte, en date du 17 décembre, la chasse qu'il fit à de grands oiseaux; il ajoute en marge : « We call these foules Pengwins, » et quelques jours plus tard : « The 28 of december we departed out of the Port of Desire and went to an Iland . . . . . where we trimmed our saved *pengwins* with salt for victual all that and the next day. » Plus loin, il nomme la « Penguin Island, » qui se trouve dans le détroit : « where wee killed and salted great store of *Pengwins* for victuals. »

W. Magoths <sup>3</sup>, un des six survivants du malheureux voyage de John Chidleys au détroit de Magellan (1589), dit : « And coming to Penguin Eyland within Streight we tooke and salted certaine hogsheds of Penguins. »

Le vice-amiral de la flotille de Chidley recevait, le 12 février 1589, une demande pressante de ses équipages, qui se trouvaient dans le détroit de Magellan, disant que le vaisseau se trouvait dans un état déplorable et que les hommes mouraient de faim. « And also but three moneths victuals of beefe, penguins and porke (p. 359), » et mentionnent la perte de plusieurs hommes : « It may

<sup>1</sup> Peter Carder était né à Cornwall; son voyage se trouve traduit en hollandais dans la série des voyages cités par *Pjeter van der Aa*. B. 18, S. 2.

<sup>2</sup> *Hakluyt*, IV, p. 316-341; p. 318-19.

<sup>3</sup> *Hakluyt*, IV, p. 357-360.

please God, that we may finde our fifteane men, and our boat at *Penguin-yland* » (p. 360).

Nous voyons donc que les équipages des vaisseaux qui faisaient le voyage de l'Amérique du Sud employaient fréquemment le mot de Pingouin, et nous pourrions ajouter une quantité de passages relatifs au second voyage de Thomas Candish (1594-93); par exemple, dans la relation due à John Jane, un de ses compagnons<sup>1</sup>. Je me bornerai à indiquer le premier passage où cet auteur s'est servi du mot Pingouin, et ce mot devait être non-seulement connu de lui, mais aussi de ceux à qui il s'adressait : « Three leagues from this harborough (Port Desire) there is an Isle. . . . . where there are great abundance of seales, and at the time of the yeere *the penguins* come thither in great plentie to breede » (p. 365).

A l'époque où ces voyages avaient lieu, les matelots étaient peu lettrés, et les relations, émanant d'hommes qui ne connaissaient guère les noms appropriés aux choses qu'ils voyaient, pourraient faire croire que la présence du mot Pingouin émane d'un éditeur qui aurait arrangé plus tard le récit en question ; il n'en est cependant pas ainsi, car il se trouve dans les originaux des relations que nous mentionnons une déclaration : « given in Port-Desire the 2 Juni 1592, » signée de quarante hommes de l'équipage, et où les signataires expliquent les causes qui, à travers mille infortunes, les obligèrent à retourner au Port-Désiré : « we desired to goe for Port Desire, hoping with seales and *penguins* to relieve our selues. »

Il n'est donc pas probable qu'un éditeur y ait mis du sien.

Il ressort de tout ce qui précède que le nom de Pingouin ne peut avoir été donné aux oiseaux du détroit de Magellan dans les circonstances indiquées par Clusius. Ce nom leur a été transporté, par analogie, par les Anglais.

A la même époque, mais de l'autre côté de l'Atlantique, près des côtes ouest d'Afrique, le même nom fut donné à des oiseaux ayant beaucoup de rapport avec le Pingouin. Dans plusieurs voya-

<sup>1</sup> *Hakluyt*, IV, p. 361-72.

ges qui se firent, dans le XVI<sup>e</sup> siècle, le mot *Pingwin* se trouve employé, et, autant que je puis en juger, ce furent les Anglais qui introduisirent aussi cette dénomination.

C'est ainsi que le nom de *Pingwin* fut employé pour les Luffe du cap (*Spheniscus*), ou « Fedtjoes, » en danois, par la première expédition (1795) de la Société hollandaise pour l'Inde, et qui passa par le Cap. Mais le nom avait déjà été mis en usage par les explorateurs qui firent partie de l'expédition anglo-indienne, sous les ordres de Lancaster (1591), et il resta aux « Iles des Pingouins, » et les Hollandais l'acceptèrent plus tard.

Il est donc indubitable que les Hollandais ont hérité des Anglais le nom de Pingouin, et même les journaux de voyage des Hollandais, dans lesquels Clusius puise des renseignements, mentionnent expressément l'origine anglaise de ce nom et sa signification réelle.

En 1598, deux flotilles partaient de Hollande pour le détroit de Magellan, l'une composée de cinq vaisseaux, l'autre de quatre ; celle-ci fit le tour du monde, en doublant le cap Horn, et l'autre revint en arrière, en passant par le détroit de Magellan.

Nous possédons deux relations de ces voyages ; l'une, concernant la première expédition, est due à Sebald de Weert, commandant de vaisseau, et l'autre, concernant la seconde, fut rédigée par Olivier van Noordt, commandant en chef l'expédition. Les deux ouvrages mentionnent les Pingouins, mais d'une manière tellement identique, qu'il est évident que l'éditeur ou l'imprimeur a pillé l'un au profit de l'autre ; van Noordt décrit avec détail les oiseaux qu'il a vus sur les îles avoisinant le Port-Désiré, mais Weert ne toucha pas à ce port et ne parle du Pingouin qu'en faisant mention du détroit ; la description qu'il en donne se trouve à la fin de son mémoire, et sans liaison avec le sujet qu'il traite.

Van Noordt, au contraire, dépeint l'oiseau avec soin, et en donne une figure identique à celle que Clusius a reproduite. Il est donc permis de penser que Clusius a utilisé, essentiellement comme source, le journal de van Noordt, dont les paroles mêmes sont répétées en latin dans son ouvrage<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Parmi toutes les éditions du récit du premier voyage des Hollandais

Le commencement du rapport de van Noordt sur les Pingouins n'est ni complet, ni exact, comme on va le voir; et, bien que préparé, par la lecture de divers récits de voyages plus anciens, à rencontrer une opinion en désaccord avec celle de Clusius, je n'en fus pas moins fort surpris de trouver le passage suivant, dont le sens n'est pas douteux :

« Den 25 dito (Juny) heeft de Generael bey de Sloepen ghesonden naer een Eylandt aen de zuyt-zijde, ontrent een mijl buyten de Haven, alwaer sy uyt de gene die op de voyagie van Candisch gheweest hadden<sup>1</sup> verstonden, en metter daet ook bevonden, groote menighte van Pinguïns te wesen, als mede Zee-Robben sonder getal, jae soo veele datmer heele Schepen met soude kunnen laden. *De Pinguïns worden also genaemt, niet van wegen haer vettigheyt, maer om dat sy witte hoofden hebben, want dat*

au sud de l'Amérique du Sud, sous les ordres d'Oliv. van Noordt, qui se trouvent dans la Bibliothèque royale, je me suis arrêté à une, sans date, intitulée : « Amsterdam gedruckt, by Gillis Jooston Sæghman ordinarius Drucker van de Journalen ter Zee, en de Landt Reysen. » Cette édition est évidemment la plus ancienne et probablement celle dont Clusius s'est servi; c'est la seule qui possède le dessin du Pingouin ainsi que Clusius l'a décrit; dans les autres il est bien plus petit, moins bien dessiné, et se trouve sur la page du titre.

Son titre exact est : « Journael van de wonderlijke Vooyagie door de Straet Magalanes, ende voorts den gantschen Kloot des Aerdthodems om, gedæn met vier Sheepen, onder het beleydt van Olivier van Noordt, nytgevaren in't Jær. Verhalende, o. s. v. »

L'édition du voyage de Seb. de Weert qui m'a servi pour la comparaison était aussi *sine anno*, du même imprimeur, et reliée de même. Les deux ont les mêmes ornements sur le titre : sur le voyage de van Noordt, deux navires, et sur celui de de Weert, un génie (Herald) ailé au-dessus d'un globe, avec la légende rappelant le nom des deux auteurs.

Le voyage de de Weerts porte ce titre : « *Journal van't geene vijf Schepen, van Rotterdam, in't Jær 1598, den 27 Juny, na de Straet Magalanes varende, over gekomen is, tot den 21 January 1600 tæ, op welcken Dagh Capiteyn Sebald de Weert met het Schip't Geloove genænt, de selve Straet verlatende, gedwonghen wiert weder nær Huys te keeren, o. s. v. »*

<sup>1</sup> On peut lire à la première page de l'ouvrage que les Danois avaient pris à bord : « een Engelsch Pilot, die met de Heer Thomas Candisch dese verre reyse ghedæn hadde. »



*betejckent Pinguyns in het Engelsch, ghelijck in Sir Thomas Candische Voyagie te sien is.* » S. 9.

Cet examen des sources mêmes où les Hollandais ont puisé leur prétendue étymologie du mot Pingouin, résout entièrement la question dans le sens opposé à celui de Clusius.

Je ne perds pas de vue dans cette discussion que les Portugais et les Espagnols ont exploré, bien avant les Anglais et les Hollandais, les localités où se trouvaient les Pingouins, des deux côtés de l'Atlantique ; toutefois, ils ne paraissent pas avoir fait usage du nom de Pingouin, du moins pas antérieurement aux voyages d'autres nations dans ces parages.

Il est évident que cet oiseau a reçu divers noms des navigateurs appartenant aux nations romanes, mais il me semble que c'est le nom de notre Pingouin du nord, ou *Alca impennis*, qui a prévalu pour nommer les oiseaux de l'hémisphère sud, vivant apparemment dans les mêmes conditions. Ceci est assez naturel, car il est très-fréquent de voir les Européens donner aux objets qu'ils rencontrent en pays étranger, le nom qu'ils ont l'habitude d'employer chez eux. <sup>1</sup>

L'origine du mot de Pingouin n'a plus pour nous d'obscurité ; nous avons vu Clusius s'obstiner à faire dériver « Pingwin » de *pinguis*, et maintenir son « a pingvedine, » parce qu'il ne pouvait comprendre qu'on donnât le nom de « Tête blanche » à un oiseau qui avait la tête noire ; mais nous avons vu aussi que cette interprétation doit être laissée de côté depuis van Noordt.

L'anomalie, que nous venons de signaler, s'explique parfaitement, si l'on réfléchit que le nom de Pingouin a été transporté de l'*Alca* au Pingouin ; voici, du reste, l'étymologie qui est d'origine gaëlique. <sup>2</sup> Ajoutons qu'il est peu naturel de penser que les matelots

<sup>1</sup> Le nom de Gorfou, que Brisson donna comme nom de genre aux oiseaux de mer qui n'ont pas d'ailes (ceux du Sud), fut souvent employé par les navigateurs ; ce nom pourrait bien avoir quelque analogie d'étymologie avec Geirfugl, employé aux îles Feroë, et avec Garfûgl, usité sur les côtes ouest d'Angleterre.

<sup>2</sup> Pengwaï est employé dans la langue gaëlique pour désigner l'*Alca torda* L. ; le « Polyglottenlexicon der Natur, » de Nemnich, donne pour

anglais et hollandais du XVI<sup>e</sup> siècle aient donné des noms latins aux objets qu'ils rencontraient.

Le mot, comme je viens de le dire, est d'origine gaëlique, et signifie « Tête blanche, » et, d'après le dictionnaire gaëlique, *pen* se traduit par tête, et *gwin* par blanche ; il se présente ainsi, dans la langue danoise, plusieurs associations semblables : ainsi, on trouve dans Cambdens (*Britannia*), que le nom d'une montagne est *Pennegent*, sans aucune allusion aux oiseaux qui portent le nom de Pingwin ; le nom de *Pennegent* est indiqué comme étant une corruption de *Pengwin* : « so called perhaps from its white and snowy head » (Edition 1695, p. 791). Ainsi les Français ont raison en conservant le nom de Pingouin à l'*Alca impennis* et, en général, à tous les *Alca* ; les Anglais, au contraire, font erreur, lorsqu'ils appliquent ce nom à l'*Aptenodytes*, *Luffegjaessene* (danois), auquel il est bien moins approprié.

#### E. DES AFFINITÉS NATURELLES DE L'*ALCA IMPENNIS*.

Je désire étudier encore quelle est la place naturelle de l'*Alca impennis* dans le système zoologique ; rechercher quels sont ses plus proches parents, et examiner le nom scientifique qu'il convient de lui appliquer.

Chacun est d'accord que le seul nom spécifique à donner à l'oiseau dont nous nous occupons, est celui d'*Alca impennis* (Lin.), à supposer, du moins, que cet animal rentre bien dans le genre *Alca* ; mais tout le monde reconnaîtra que l'*Alca impennis* diffère essentiellement de l'*Alca torda* (Lin.), qui est la véritable espèce type, et qui a donné son nom à tout le genre. Dans le sens plus restreint qu'on donne aujourd'hui aux coupes génériques, il est

le même oiseau cette autre dénomination gaëlique de : Gwalch y Penwaig ; ainsi, la probabilité que le nom est d'origine gaëlique augmente.

Garfil qui est cité dans cet ouvrage comme nom gaëlique, pour Geirfugl ou *Alca*, a aussi beaucoup d'analogie avec « Garfowl. »

évident que l'*Alca impennis* doit être séparé des Alques proprement dits, pour former un genre à part.

La petitesse de l'aile, résultant du raccourcissement de l'os de l'avant-bras, est à un degré tel que cet os mesurant à peine la moitié de la longueur de l'humérus, il fournit ainsi un premier caractère générique différentiel, puisque, chez l'*Alca torda*, il est presque de la même longueur ( $\frac{4}{5}$ ).<sup>1</sup> Un second caractère, intimement lié au premier, est fourni par le faible développement des plumes de la main. Ces caractères anatomiques valent bien les caractères purement extérieurs qui servent, en général, à établir les genres dans la classe des oiseaux.

Ce raccourcissement de l'avant-bras, que nous venons de mentionner chez l'*Alca impennis*, influe, à divers égards, sur le genre de vie de l'oiseau ; il rend son vol impossible, et implique un mode de nutrition des petits totalement différent de celui que nous observons chez les véritables *Alca*.

On voit continuellement l'*Alca torda* voler de l'eau au nid, apportant dans son bec un poisson à sa couvée ; mais, ainsi que le fait remarquer Naumann (*Deutschlands Vögel*, Th. XII, p. 645), l'*Alca impennis* est incapable de le faire.

Si, d'autre part, cet oiseau avait apporté dans son bec, en marchant, de la nourriture à ses petits, le fait eût, certainement, été observé et relaté, avec ce que nous savons sur les nichées.

Le silence gardé, à cet égard, me contraint de conclure que l'*Alca impennis* emploie une autre méthode pour nourrir ses petits ; et, quoique aucune observation ne l'ait mentionné, on peut supposer que les jeunes vont à l'eau immédiatement après l'éclosion, et que c'est là que les parents les alimentent ; c'est même ce qu'on raconte dans des rapports sur les pêcheries de Newfoundland,

<sup>1</sup> Je trouve, en mesurant, que l'avant-bras d'un grand *Alca impennis* est plus court que celui d'un *Alca torda*, sa main est à peine de quelques lignes plus longue. L'humérus de l'*Alca impennis* est, par contre, beaucoup plus grand et plus fort, et son corps égale plusieurs fois en longueur celui de l'*Alca torda*.

malheureusement sans indication des sources où ce renseignement a été puisé.<sup>1</sup>

L'observation des habitants de St. Kilda, que l'*Alca impennis* ne pond pas une seconde fois, lorsque la première nichée n'a pas réussi, se trouve justifiée par les faits que nous venons de relater, car on peut comprendre les difficultés que doit éprouver l'oiseau à chercher la nourriture pour ses petits, tandis que l'*Alca torda* peut facilement, en volant, les pourvoir de poissons, au nid même.

La différence des dimensions de l'aile n'est, cependant, pas le seul caractère extérieur qui permette de distinguer les deux genres, car, chez l'oiseau qui nous occupe, le bec est plus long, le pied relativement plus petit, plus fort, et sa conformation indique que son rôle est de se prêter à la marche et d'aider à l'ascension des pentes et des rochers (Smlgn. Michahelles. *Isis*, 1833, p. 650).

Si l'*Alca impennis* (Geirfuglen) doit former un genre distinct de l'*Alca torda* (Tordalken), il faut lui donner un nom différent, car le nom d'*Alca* doit rester au type du genre.

<sup>1</sup> Voici de seconde ou troisième main un renseignement d'après lequel le petit de l'*Alca impennis* se met à la nage de suite au sortir de l'œuf :  
 « Der Pinguin ist ein anderer Vogel, schwartz und weiss geflecket. Er flieget nicht, und hat nur zween stumpfe Flügel, womit er auf das Wasser schlæget, wen er fliehen oder untertauchen will. Man meynet, er tauche bis auf den Grund hinab, um seine Speise auf der Bank zu finden. Man siehet deren einige, wenn man noch 100 Meilen vom Lande entfernt ist : sie legen aber ihre Eier auf das Land, wie die anderen. Wenn sie nun Junge ausgebrütet haben, begeben sie sich mit den Jungen auf dem Rücken, zu Wasser, welche sie also auf die Bank bringen, wo man einige findet, die nicht grösser sind als ein Küchlein, wiewol sie so gross werden als die Gænze. » (Summarische Nachricht von dem Bakkeljau und Stockfisch-Fang bei Terreneuf in den nordlichen Theilen von America, aus den Schriften des Herrn Denys gezogen. Supplément d'une traduction en allemand, 1723, éditée par C. G. Zorgdragers, alte und neue grœnlændische Fischerei und Wallfischfang, p. 459.) Je n'ai pu, jusqu'à présent, me procurer les ouvrages originaux de Denys, et c'est d'une traduction hollandaise que ce qui précède a été tiré. — Si le petit *Alca*, dont parle Fabricius, était réellement le petit d'un *Alca impennis*, il a dû venir de bien loin ???

Il reste à savoir s'il faut lui donner un nom nouveau, ou bien s'il existe des synonymies qui puissent lui être appliquées.

Notre compatriote, M.-T. Brünnich, avait déjà, en 1771, présenté l'*Alca impennis* comme un genre spécial, car, dans les *Zoologiæ fundamenta*, il attache une grande importance à la proportion de l'aile, comme signe caractéristique et distinctif des familles et des genres, et, par exemple, il fonde les genres d'oiseaux aquatiques sur les caractères suivants (p. 78-79) : <sup>1</sup>

alæ ad volatum ineptæ,  
 digiti antici palmati III,  
 posticus unicus solutus,  
 rostrum compressum, latius,  
 apice incurvum,  
 mandibula inferior integra : *Pengvinus* (Pengvinen).  
 mandibula infer. truncata : *Spheniscus* (Lapvingen).

posticus O.,  
 rostrum compressum latius,  
 apicibus incurvum . . . . . *Plautus* (Brillefuglen).

alæ ad volatum aptæ,  
 digiti antici palmati III,  
 posticus unicus solutus,  
 rostrum rectum acuminatum,  
 membrana digitorum lobata  
 vel integra . . . . . *Colymbus* (Lummen).

posticus O.,  
 rostrum angustum rectum acuminatum . . . . . *Uria* (Lumvien).  
 rostrum latum compressum  
 transversim striatum . . . *Alca* (Alken).

Ainsi, déjà dès 1771, l'*Alca impennis* (Brillefuglen) de Brünnich était distingué comme un genre à part, sous le nom de *Plautus*, non-seulement des *Alca*, mais aussi des autres oiseaux non ailés

<sup>1</sup> M.-T. Brünnichii, *Zoologiæ fundamenta prælectionibus academicis accomodata*. Hafniæ et Lipsiæ, 1771.

qui ont été confondus sous la dénomination de Pingouins, et auxquels Brünnich donne les noms génériques *Pingwinus* et *Spheniscus*.

Il y a dix ans encore, ces derniers genres méridionaux ne se trouvaient pas à leur place naturelle, Linné les ayant classés les uns dans le genre *Diomedea*, et les autres dans le genre *Phaëton*; et Brisson, dans son *Ornithologie (sive Synopsis methodica avium, 1760, 4<sup>o</sup>. T. VI, p. 96 et 102)*, divisait sa famille des Luffegjæs en deux genres, savoir : genre du Manchot (*genus Sphenisci*), et genre Gorfou (*genus Cataractis*). En comparant les caractères de ces deux genres, dans l'ouvrage de Brisson, nous trouvons que, sauf la conformation de la mandibule inférieure, l'identité est complète; il est dit, en effet, pour le premier genre : « Apex mandibulæ inferioris quasi truncatus, » et pour le second : « Ap. mand. inf. rotundatus. »

On est donc tenté de supposer que les deux genres de Brisson et de Brünnich sont semblables, que ce dernier a suivi Brisson, et qu'il ne s'en est écarté qu'en attribuant au genre Gorfou (*genus Cataractis*) le nom de *Pingwinus*.

Il est à observer que les remarques de Brisson, sur ses genres à lui, ne pouvant pas être regardées comme se rapportant à des genres convenablement établis, d'après la méthode de Linné, ne peuvent pas avoir de priorité systématique.<sup>1</sup>

Brünnich, quelques années auparavant (1764), dans son *Ornithologia borealis*, avait employé déjà le nom de *Catarracta* (pour le genre auquel, plus tard, Illiger proposa le nom de *Lestris*); il ne pouvait donc plus employer ce même nom de *Catarracta*.

Après Brünnich, Leach, G.-R. Gray et Ch.-Luc. Bonaparte ont essayé de donner à l'*Alca impennis* une position à part. Les deux premiers lui ont conservé le nom d'*Alca*, quoique Gray ne l'ait fait que d'une manière temporaire, puisqu'il l'a réuni plus tard à l'*Alca*

<sup>1</sup> Je sais fort bien que l'usage ne me donne pas entièrement raison; toutefois, je dois ajouter que les noms de Brisson doivent de toute manière céder la place à ceux de Mœhring, comme nous le dirons plus loin.

*torda*; le dernier, Bonaparte, lui a donné, dans son Tableau synoptique des genres d'oiseaux,<sup>1</sup> publié, l'an dernier, dans les *Comptes rendus*, le nom de *Pinguinus*.<sup>2</sup>

Quoiqu'il soit fort à désirer qu'on puisse appliquer le nom de *Pinguinus* à l'*Alca impennis*, je regarde cela comme impossible, sans rompre avec toutes les règles de détermination; et surtout depuis que Brünnich a établi nettement ses genres, ce que semble avoir ignoré Bonaparte.

Parmi les dénominations que Brünnich avait appliquées à ses genres, plusieurs ne sont point conformes aux règles de la nomenclature en histoire naturelle, car quelques-unes avaient déjà auparavant une signification systématique, et avaient ainsi été appliquées à des genres parfaitement définis; par exemple, *Catharacta*, *Spheniscus*, etc., ne peuvent point être enlevées aux genres auxquels Möhring (*Genera avium*, 1752) les avait données.

Le nom de *Plautus* lui-même, en tant que seconde manière d'orthographier le nom de *Plotus*,<sup>3</sup> dont Linné s'est servi, en 1766, pour l'*Anhinga*, ne peut être conservé qu'en admettant que le nom linnéen doit faire place à celui de *Ptynæ*, proposé par Möhring, dès 1752; or, c'est bien ce qui doit avoir lieu, d'après les règles de priorité, et les noms de *Plautus* et de *Pinguinus*<sup>4</sup> doivent être

<sup>1</sup> Il accepte malheureusement le nom d'*Utamania* de Leach, pour désigner l'*Alca impennis*.

<sup>2</sup> *Comptes rendus* de l'Acad. des sciences, 1856.

<sup>3</sup> Ainsi Cuvier, Règne animal, I, p. 554, note 2, et encore Agassiz, dans son *Nomenclator Zoologicus*, I, aves, p. 61. Mais ils ont décidément tort.

*Klein* aurait été le premier, autant que j'ai pu le savoir, qui aurait introduit dans la classification des oiseaux les noms de *Plotus*, *Plautus* et *Plancus*, qui avaient pour lui la valeur de noms d'ordres.

Il affectait ces noms à trois des huit grandes familles peu naturelles, suivant lesquelles il classe tous les oiseaux.

Par un jeu de mots, ces trois expressions, signifiant également pieds plats, sont-elles peut-être dues à une allusion aux noms de trois hommes célèbres, Rob. Plott, M.-Acc. Plautus et Jan. Plancus. (*Historiæ avium prodromus*. Lubecæ, 1750, p. 14.)

<sup>4</sup> Je trouve que c'est un double malentendu d'en référer à Cuvier, 1799, ou à Bonaterre, 1790, pour l'explication du mot *Pinguinus* comme

employés, comme noms de genres, dans le sens de Brünnich; sans cela, il faudrait faire un nouveau nom pour l'*Alca impennis*, car aucun synonyme de la famille des *Alca*, comme le nom de *Chenalopex* (Möhr), ne peut être employé ici, ayant été donné également à la famille entière.

Ainsi donc, comme espèce d'un genre à part, l'*Alca impennis* doit être nommé : *Plautus impennis* (Lin.).<sup>1</sup>

nom de genre. Il faut bien distinguer entre la circonscription qu'un auteur donne à un genre ou sous-genre et le nom qu'il lui affecte. Ainsi Cuvier et Bonnaterre placent tous deux soit l'Alque aptère, soit le Guillemot dans le genre *Alca* de Linné, et lorsqu'ils emploient le mot français Pingouin comme désignation d'un groupe, ce nom doit s'entendre des deux espèces d'*Alca* ensemble et non de l'*Alca impennis* seul, ou encore du Guillemot seul, comme le fait Brisson.

<sup>1</sup> Si, contre toute attente, le nom de genre *Plautus* Brünn. n'était pas acceptable pour l'*Alca impennis* (je n'ai su découvrir aucun emploi de ce nom dans un sens différent qui rendit ici son application impossible), je ne devrais pourtant pas oublier d'ajouter qu'en présentant cet ouvrage de vive voix, j'avais proposé pour l'*Alca impennis* le nom de *Gyralca*, dans l'hypothèse que le nom de *Pingvinus*, que je regarde comme le meilleur, ne pourrait pas être enlevé au genre des Pingouins du sud, pour lesquels il est généralement employé. (Je ne connaissais pas alors le nom de *Ptynx*, attribué par Mœhring à l'Anhinga.)

Le mot *Gyralca* rappelle en même temps sa parenté et son origine septentrionale; en outre, l'oreille est de suite familiarisée avec cette dénomination par le nom d'un autre oiseau assez fréquent dans le nord, le *Gyrfalco*.



## NOTES SUPPLÉMENTAIRES.

A l'exposition faite dans les pages précédentes, je désire ajouter quelques remarques, les unes comme rectification, les autres comme complément.

L'Alque aptère du Groënland dont il est parlé, p. 18, d'après le Justitiarius Boie, comme ayant été envoyé, en 1821, à Benicke, est indiqué (*Isis*, 1824, p. 887) comme ayant été tué près de Discoœu en plumage d'hiver. Il est très-vraisemblablement facile de tirer au clair si c'est le même que celui de Hager.

Le nom de « Sœhœns » ou « Hœns », cité plus haut, est une expression assez généralement employée dans les voyages maritimes pour les oiseaux qui séjournent sur les bancs de poissons ; de même le nom des Guillaume y est fréquemment employé pour celui de Guillemot.

Les importantes données (p. 32 (d), note) qui se trouvent dans le voyage de Gosnol et qui mériteraient d'être poursuivies, peuvent être aussi consultées dans le Recueil de voyages au Nord (Amsterdam, nouvelle édition, 1732, t. III, p. 398-403).

L'Alque aptère doit avoir été capturé autrefois encore plus à l'est que Ingolfshœfde (p. 32 (h) et 51), près d'un *Geirfugleskyær*, à 6 ou 7 milles en avant de la baie Breidaddal ; mais ce rapport, comme celui concernant les *Geirfugleskyær* orientaux, ne repose que sur la tradition. *Olaus Olavíus* énumère, en effet, dans son Voyage économique en Islande (1780, t. II, p. 547) : « Parmi les écueils de la baie ci-dessus, le *Geirfugleskyær* qu'on dit être situé à 6 ou 7 milles de terre et qui, pour la sûreté de la navigation, devrait être noté sur la carte au temps de St. Hansdag ; on a dû avoir visité de temps à autre cet écueil pour prendre des Alques aptères. . . . et en même temps des phoques, mais ces voyages ont aujourd'hui passé de mode. »

Il est difficile de déterminer s'il s'agit du même écueil dont Eggert Holafson parle d'une manière si vague ; mais, si tel était le cas, il faut

que la position indiquée par Olavius ait eu la vraisemblance pour elle, car, dans l'édition suivante de la carte d'Islande-Gunlaugsen, l'écueil a été indiqué, à savoir sous le double nom de *Geirfugleskyær* et de *Hoalsback*. Il est placé dans le cadre même de la carte, aussi a-t-il échappé pendant un certain temps à mon attention. Je n'en ai pas trouvé mention dans les descriptions principales qui m'ont été prêtées avec obligeance par les Archives ; mais il faut bien dire que l'écueil est placé à une si petite distance de terre, qu'on aurait peut-être eu plus de chance d'obtenir des renseignements sur lui par les vaisseaux qui se rendent à la côte orientale.

Une description plus circonstanciée du voyage de Fabre au *Geirfugleskyær* (p. 34 et 35) est insérée dans *l'Isis*, 1827, p. 685-688.

Je n'ai pas encore réussi à trouver un récit du voyage de *Th. Candish*, où se trouvent précisément les mots que cite van Noote, et qui devraient caractériser les Pingouins comme des têtes blanches (*Hvidhoveder*, p. 60). Mais comme, soit dans les derniers voyages français, soit dans *l'Historiæ avium prodromus*, d'après *Laët*, par *Klein*, je vois le voyage de *Candish* indiqué dans le même sens, je ne doute pas que cette signification, proposée par moi d'après une source plus ancienne encore, n'ait trouvé place dans l'un ou l'autre des récits des voyages de *Candish* dont je n'ai pas pu profiter.

Le type du genre *Pingvinus* de *Brünnich* (p. 67) est le *Phaëton demersus* (Lin.). (Comparez : *Brunnichii*, *Ornithologia borealis*, p. 33.)

